L'auditoire
Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

DOSSIER

Religions et spiritualités
La foi au coeur du contemporain

©Thomas Antille

L'auditoire N°280 // Avril 2024
Retours *L'auditoire* – FAE
L'Anthropole Bureau 1190
1015 Lausanne

SOCIÉTÉ

Les César au féminin

CAMPUS

La durabilité à l'honneur sur le campus

CULTURE

Rencontre avec la directrice de la Grange

FAE Fédération des Associations d'Étudiant·e·x·s

SOMMAIRE

©Yasmine Zamparo

DOSSIER

04-05
Interview de Line Dépraz

06
Nationalisme hindou

07
Esotérisme et spiritualités
Réaffectation des églises

08
Conversion religieuse
Antisémitisme

09
Vêtements religieux
Etudiant·e·s et spiritualité

SOCIÉTÉ

10
Consommation de drogue

11
Médias et greenwashing
Chronique polémique

12
Docteur Mussolini?
Chronique Sexprimer

13
Les femmes aux César
La fête est finie?

FAE

14
Egalité de genre au travail

CAMPUS

15
Institut Zoé sur le campus
Chronique soirées

16
Semaine de la durabilité

SPORT

17
Le breakdance
La course de fond

SCIENCES

18
Invention brosse à dents
La vie en rose?

19
Chimpanzé ménauposé
Exploitation fonds marins

CULTURE

20
Interview à la Grange

21
Le rôle des musées?
L'histoire du Reggae

22
Les muses
Au fil des oeuvres

23
Le festival du 7ème art
Chronique Levez les yeux

24
CHIEN MÉCHANT

REMERCIEMENTS
MERCI AU PRINTEMPS, MERCI À MARIO KART, MERCI À L'ESPRIT ANIMAL, MERCI AU VIN ROUGE BAS DE GAMME, MERCI À LA COIFFE INDIENNE, MERCI AU LIVREUR DU CORÉEN DE MIDI, MERCI À LA BOUGIE QUI PUE DE LA FAE POUR AVOIR ENCENSÉ NOTRE SAMEDI DE BOUCLAGE, MERCI LA PROVENCE ET LES CANARIES D'AVOIR PARTICIPÉ À CE NUMÉRO.

L'AUDITOIRE
N° 280
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E: AUDITOIRE@GMAIL.COM
WWW.LAUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
RAQUEL ALONSO FELGUEIRAS, THOMAS ANTILLE, ALEXANDRA BENDER, ALICE CÔTÉ-GENDREAU, ALEXANDRE COTTIER, MATTEO CRESCENTI, YLENIA DALLA PALMA, MURIELLE GUÉNETTE, MÉRANDE GUTFREUND, ALICE HARI SAVIOZ, NICOLAS HEJDA, PENNY JANE HALLAS, CAMILLE MARTEIL, OLGA MATVEEVA, NATALIA MONTOWTT, JUSTIN MÜLLER, MATHIEU NERFIN, NICOLAS PAHUD, TANIA PMANUEL, CLÉMENCE REYMOND, AUYONI SEN-AKMAL, JESSICA VICENTE, ARNO ZAHN.

SECRÉTAIRE COMPTABLE
ARTHUR PAGIN

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DE LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION

RÉDACTION EN CHEF
YLENIA DALLA PALMA
& JESSICA VICENTE

DOSSIER
CAMILLE MARTEIL

SOCIÉTÉ
MATTEO CRESCENTI

FAE
MYRIAM SCHNEIDER

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
ALICE CÔTE-GENDREAU

CULTURE
ALEXANDRA BENDER

EDITO

Spiritualité(s)
Vers un apprentissage commun

Dans la quête incessante de sens qui caractérise l'existence humaine, nous nous trouvons souvent à la croisée des chemins, confronté·e·s aux complexes questions de la religion et de la spiritualité. Ces deux piliers fondamentaux des sociétés humaines suscitent des interrogations profondes et invitent à une réflexion philosophique essentielle dans un monde qui se bat, tue et viole au nom de la religion. Croire ou ne pas croire, croire en quoi, en qui… telles sont les réflexions qui appellent l'humain dans un monde aux crises multiples.

Des religions en déclin?

Dans notre ère de bouleversements rapides et de changements sociétaux profonds, les religions traditionnelles semblent parfois vaciller sur leurs fondements. Et pour cause: les révélations choquantes d'abus au sein des institutions ecclésiastiques chrétiennes mettent à mal une religion qui, pour beaucoup, semble de plus en plus hypocrite. En 2023, l'Université de Zürich a présenté un rapport qui chiffrait 1002 situations d'abus sexuels qui auraient eu lieu durant la seconde moitié du XXème siècle. Ces constats mettent évidemment à mal la confiance envers l'institution sacrée du Vatican. Comment croire à l'institution chrétienne lorsque cette dernière n'applique pas les valeurs fondamentales qui sont à l'origine de sa création? Les églises se vident, les fidèles se font de plus en plus rares… la jeune génération semble se penser en décalage avec une telle institution. Près de 32% de la population suisse se déclare d'ailleurs athée. Autre cause du désinvestissement religieux: les conflits qui ravagent notre monde sous prétexte d'un certain Dieu. En atteste l'atrocité du conflit israélo-palestinien. Comment conserver la foi dans un monde qui tue et viole au nom d'une religion? Cette dernière ne serait-elle que source de divisions et non de rassemblement comme elle tend à vouloir nous faire croire?

Modernité et spiritualités, possible?

La question de la spiritualité se pose de nos jours de manière nouvelle. La modernité nous confronte à une diversité de croyances et de pratiques religieuses, invitant chacun·e à réexaminer sa propre relation au divin ou au sacré, qu'il·elle soit fervent croyant·e, agnostique ou athée convaincu·e. L'approche philosophique de cette question nous conduit à embrasser un esprit d'inclusivité et de respect mutuel envers toutes les formes de spiritualités présentes dans le monde. Dans cette perspective, vivre sa foi ne se limite pas à adhérer à une doctrine religieuse particulière, mais implique plutôt une exploration authentique de son propre rapport à la transcendance, à la vérité et à la signification de l'existence.

Dr.

De même, la laïcité, loin d'être une négation de la spiritualité, peut être comprise comme une invitation à cultiver des valeurs humanistes et éthiques fondées sur la raison, tout en respectant la diversité des croyances religieuses et non religieuses. Notre époque nous offre l'opportunité non pas de se penser vers une division au nom de la religion, mais de se rencontrer les un·e·s et les autres, pour apprendre et se comprendre. Cela signifie reconnaître la richesse et la variété des traditions spirituelles à travers le monde, tout en étant disposé·e à apprendre des enseignements et des pratiques des autres. Cela implique également de cultiver un esprit critique et réfléchi, capable de discerner la vérité au-delà des apparences et des préjugés, et de tirer le meilleur des différentes perspectives spirituelles pour enrichir notre propre cheminement intérieur.

Vivre avec compassion et sagesse

En tant qu'étudiant·e·s, alors que nous explorons de nouveaux horizons intellectuels et spirituels, gardons à l'esprit cette humilité. Que nous soyons croyant·e·s ou sceptiques, que nous trouvions notre inspiration dans les textes sacrés ou dans les étoiles, que nous pratiquions la prière ou la méditation, rappelons-nous que la quête de sens est un voyage commun à tous les êtres humains. En fin de compte, que nous choisissions la voie de la religion ou celle de la spiritualité, ou encore le scepticisme, ce qui importe réellement est notre capacité à vivre avec compassion, à cultiver la sagesse et à chercher la vérité avec honnêteté et intégrité. C'est là, dans cette quête perpétuelle de compréhension et de connexion, que réside la véritable essence de notre humanité. Dans cet esprit, il s'agit de conserver notre ouverture d'esprit, et d'être conscient·e·s que les réponses que nous cherchons peuvent être aussi diverses et nuancées que les étoiles dans le ciel nocturne. Et que, finalement, c'est peut-être dans la recherche elle-même que nous trouvons le plus grand des trésors: la richesse infinie de l'expérience humaine. •

Ylenia Dalla Palma et Jessica Vicente

Le culte réformé au féminin

Rencontre: Line Dépraz

INTERVIEW • Arrivée dans la profession un peu par hasard, Line Dépraz, pasteure de la Cathédrale de Lausanne, s'engage pour sa communauté depuis plus de trente ans. Face à la montée de l'individualisme dans notre société moderne, elle cherche autant à faire dialoguer celles et ceux qui se rendent à la Cathédrale que celles et ceux qui n'y vont pas, au-delà des préjugés.

Pour commencer, comment êtes-vous devenue pasteure?
J'ai grandi avec des parents engagé·e·s dans l'Église protestante donc j'ai été habituée depuis petite à fréquenter l'Église. J'ai des souvenirs en famille ou ailleurs, où l'on me racontait les histoires de la Bible, et j'avais envie d'être dans ces histoires. Ensuite, j'ai détesté le catéchisme. Là où plus jeune j'avais établi une véritable connexion avec les histoires, au catéchisme j'avais l'impression qu'on voulait m'enfoncer des choses dans le crâne. J'ai commencé les études de théologie un peu par hasard, intriguée par la large palette des disciplines enseignées et j'ai trouvé cela passionnant. Puis, je me suis posé la question des débouchés. J'ai donc fait un stage pastoral, et j'ai décidé que tant que cela me plairait et que cela aurait du sens pour moi, je continuerai. Et après avoir été pasteure en paroisse durant quinze ans, j'ai été élue au Conseil synodal (organe exécutif des Églises réformées vaudoises), où je suis restée dix ans avant de rejoindre ce poste un peu particulier, celui de pasteure à la cathédrale de Lausanne.

Qu'est-ce que cela implique pour vous d'être une femme dans l'Église?
Être une femme dans l'Église change indéniablement quelque chose. Les premières femmes dans l'Église réformée vaudoise ont été consacrées en 1972, moi en 1994. Je ne suis donc pas de la première génération et je n'ai pas eu à tracer la route. L'expérience au sein de la première paroisse dans laquelle j'ai été installé s'est avérée un peu compliquée. Ce sont davantage mes idées libérales en termes de théologie qui ont posé problème à certain·e·s, plutôt que mon identité de genre. J'ai rarement été confrontée à du sexisme directement, mais je ne connais pas mal de collègues qui ont essuyé des piques. Aujourd'hui, il me semble qu'au sein des études de théologie, les femmes sont plus nombreuses que les hommes. En ce qui concerne les pasteur·e·s, on doit avoir un gros tiers de femmes, et la tendance est plutôt exponentielle. On voit que le métier attire de plus en plus de femmes.

©Yasmine Zamparo

En tant que femme et pasteure comment appréhendez-vous les textes religieux? Est-ce qu'il est nécessaire selon vous d'entreprendre une réhabilitation du rôle des femmes au sein du protestantisme et du christianisme en général?
La seule tradition chrétienne où les femmes ont accès aux mêmes fonctions que les hommes, ce sont les Églises réformées. Cela est quand même problématique, car si on lit la Bible, les premières personnes qui ont prêché la résurrection, ce sont les femmes! Alors bien sûr nous avons eu de la peine à les croire, mais ce sont elles. Il y avait chez Jésus un mouvement libérateur incroyable, il était d'une émancipation impressionnante, y compris par rapport aux femmes.

> **Il y a une perte de crédibilité globale des institutions et une individualisation des questions spirituelles**

Mais très vite la tradition est à nouveau devenue patriarcale, sans doute dès le IIème siècle. Le fait qu'on laisse les bonnes œuvres aux femmes, mais que la prédication et l'enseignement soient une affaire d'hommes, c'est une pratique davantage culturelle que biblique. Les femmes sont de tous les instants de la vie de Jésus: sur le chemin de Croix, ce sont elles qui l'accompagnent tandis que les Apôtres restent à distance, ce sont elles qui feront les soins du corps, elles n'ont jamais fui ni ne l'ont trahi. Mais dans une société patriarcale comme l'était le bassin méditerranéen, les femmes ont très vite été reléguées aux rôles assignés par les hommes. Cependant, si on prend le temps d'étudier les textes bibliques, ils sont éminemment subversifs par rapport aux structures de pouvoir, et donc aux rôles des hommes et des femmes. Ce mouvement d'émancipation ne s'est malheureusement pas instauré de manière pérenne et le système patriarcal perdure encore jusqu'à aujourd'hui.

La perte de fidèles est observable autant au sein de l'Église catholique que dans l'Église réformée. Avez-vous des stratégies afin de conserver les fidèles?
Il y a une érosion autant chez les catholiques que chez les réformés, même si l'hécatombe de ces derniers mois chez les catholiques en raison des affaires d'abus sexuels ne se retrouve pas dans les mêmes proportions chez nous. Dans l'ensemble de la société, nous sommes dans une période de perte de confiance dans les institutions, crise à laquelle les Églises n'échappent pas. Il y a une perte de crédibilité globale des institutions et une individualisation croissante. Toutefois, je pense que les questions spirituelles perdurent, quelles que soient les générations. Elles

demeurent tout aussi virulentes aujourd'hui qu'hier, peut-être même plus. Les valeurs qui nous guident, là où l'on donne du sens et ce qui nous donne des repères; ces questions sont encore très présentes aujourd'hui. Cependant, les personnes se posent ces questions hors des institutions et de manière plus individualiste qu'avant. Aujourd'hui au sein de l'Église réformée vaudoise (EERV), nous essayons d'avoir des ministères pionniers. Étant donné que les gens ne fréquentent plus le culte le dimanche, mais que les questions spirituelles restent prégnantes, nous tentons d'inventer de nouvelles formes de présence. Ce qui est nouveau, c'est que nous essayons de réfléchir par public cible, ce qui aurait été impensable il y a vingt ans. Le pari qui est fait du côté de la cathédrale, monument le plus visité du canton, est d'ouvrir et de créer des liens entre la manière dont moi je perçois le monde, avec mes références chrétiennes, et la manière dont d'autres personnes avec leurs valeurs propres pouvons entrer en résonnance sur des thématiques communes.

Le métier de pasteure attire de plus en plus de femmes

Pour moi, les Églises ont un problème de langage. Nous avons l'art de cultiver un patois de Canaan, c'est-à-dire d'utiliser des termes qui ne sont plus compris. Il y a un immobilisme dans le langage liturgique, phénomène sur lequel nous travaillons à la cathédrale. Nous avons modernisé et féminisé le langage pendant le culte, tout en faisant participer davantage l'assemblée.

Depuis le mois d'octobre 2023, l'Église catholique fait face à de multiples accusations d'abus sexuels en Suisse. Les mécanismes systémiques de violence et de dissimulation des abus sont-ils comparables au sein de l'Église réformée?
Ce ne sont pas uniquement les catholiques qui sont confronté·e·s à ces problèmes d'abus. Début 2024, un rapport de l'Église protestante allemande a été rendu et un plan de mesure sera présenté en novembre. Selon moi, les problèmes systémiques au sein de l'Église réformée sont différents de ceux de l'Église catholique. Cela dit, partout où il y a du pouvoir, il y a des abus qui peuvent être d'ordre physique, psychologique ou spirituel.

Nous avons modernisé et féminisé le langage pendant le culte

Maintenant que cela a été documenté en Allemagne, il devient crucial de dresser un état des lieux chez nous afin de documenter le passé et améliorer le présent, sachant que toutes les Églises réformées cantonales, sauf erreur, ont une structure qui permet de signaler des abus. Des choses bougent, car nous sommes en train de prendre conscience que le problème existe également au sein des Églises réformées, sans doute pas dans les mêmes proportions. La mixité dans le métier de pasteur·e a probablement induit un questionnement autour du pouvoir et de son partage. La plupart des abus dont nous parlons consistent en de la violence d'un homme sur une femme, physique ou morale. L'inverse n'est pas impossible, mais beaucoup plus rare.

Face à la part de plus en plus faible de croyant·e·s dans notre société, les lieux de cultes ne devraient-ils pas être disponibles pour de nouvelles utilisations?
Pendant longtemps, ces questions n'ont pas été abordées. Aujourd'hui il y a des essais dans les Églises, nous tentons d'inventer de nouvelles formes de présence. À la cathédrale cela a toujours été le cas, car c'est un bâtiment d'État. À travers ma volonté de modernisation qui touche à plusieurs sphères du protestantisme réformé, j'essaie d'ouvrir la cathédrale à d'autres groupes avec lesquels je partage des thématiques communes. L'année dernière, nous avons accueilli deux expositions, l'une sur l'Iran durant les six semaines du temps de la Passion, l'autre durant Pâques appelée «Les cicatrices», qui consistait en dix-sept photos de femmes et de leurs récits de vie. Je tente ainsi de tisser des liens, au-delà de toutes nos pratiques, sur des questions communes. Il faut réussir à faire communiquer la spiritualité, la culture et la société pour construire ensemble afin de ne pas céder au repli sur soi et à l'individualisme.

©Élisabeth Vetsch

Quelle est la place des personnes LGBTQUIA+ au sein de l'Église réformée et comment y sont-elles accueillies?
Formellement, tout le monde est accueilli. Dans les faits, selon les personnes LGBTQIA+ elles-mêmes, ce n'est pas toujours le cas. De fait, il y a des célébrations spécifiques pour ces personnes-là. Dans une communauté traditionnelle, il peut y avoir des regards, des propos ou des gestes blessants. À mon avis, il faudrait idéalement que ce ne soit plus une question et que l'on n'ait plus besoin d'en parler. Cependant, il y a eu beaucoup de blessures et de discours qui ont été maltraitants pendant des années et il faut du temps pour les réparer.Ces dernières années, les discussions autour de la célébration d'une cérémonie pour les personnes en partenariat ont été virulentes, mais le Synode s'est prononcé de manière très nettement en faveur de ce projet. Cette décision a choqué certaines personnes et lorsque je défendais le projet auprès des médias, j'ai été sidérée de la violence des propos qui ont été tenus par certain·e·s. Mais je reste fière de mon Église qui a accepté, dans une large majorité, ces célébrations.

Jésus était d'une émancipation impresionnante par rapport aux femmes

Que pensez-vous du lien entre les interprétations bibliques et la politique?
Je pense que le rapport au texte est déterminant. On dit que la Bible, c'est la parole de Dieu. Toutefois, c'est une parole transcrite par des humains longtemps après les faits évoqués. Est-ce que l'on peut vraiment reprendre ce qui a été écrit en l'an 50, avec les mêmes mots, et dire qu'il y a une immédiateté de la compréhension? Ou bien un travail de traduction, d'interprétation, d'herméneutique est-il à faire? Là, réformé·e·s et évangéliques ont des approches très différentes. Je pense que cela génère des manières d'être dans la société civile, voire dans le débat politique, très différentes également. C'est très personnel, mais moi cela me fait frémir de penser qu'un texte biblique aurait révélé sa vérité une fois pour toute. Si nous savons ce qu'il veut dire, c'est lettre morte, c'était pour hier, ce n'est pas pour aujourd'hui ni pour demain. Il y a un travail d'interprétation à faire. Pour que le texte nous parle, il faut le lire et l'écouter avec de la distance et en saisir le contexte. •

Propos recueillis par Nicolas Hejda

Hindouisme et extrémisme

INDE • En avril prochain, débuteront les élections législatives dans le troisième plus grand pays d'Asie. Elles détermineront si Narendra Modi, actuel Premier ministre issu du parti ultranationaliste hindou, effectuera son troisième mandat consécutif. Comment se porte cette démocratie confrontée à un nationalisme teinté d'hindouisme?

Avec plus de 1.4 milliard d'habitant·e·s et trois millions d'hectares, l'Inde occupe une place prépondérante sur la scène internationale. Ancienne colonie britannique indépendante depuis 1947, elle a longtemps valu le qualitatif de «plus grande démocratie du monde». Les inclinations ultranationalistes de ces dernières années semblent compromettre cette désignation, certain·e·s font sans hésitation mention d'une quasi-guerre civile.

Un clivage politique marqué

À sa tête depuis 2014? Narendra Modi, Premier ministre issu du «Bharatiya Janata Party» ou «Parti indien du peuple», figure phare de l'extrême droite ultranationaliste hindoue. Si les spécialistes s'accordent à lui reconnaître une potentielle dérive autoritaire, voire totalitaire, le parti du BJP jouit d'une assise populaire grandissante, notamment ces dernières années. Les sondages prédisent une victoire du BJP et le maintien du gouvernement actuel est à envisager. Les enjeux sont de taille: à l'heure où le pays est plus polarisé que jamais, le climat politico-religieux étouffe et les fissures entre hindou·e·s et musulman·e·s sont béantes. Les appels à la haine contre les adeptes de l'islam s'amplifient dans l'espace public, parfois provoqués par des représentant·e·s étatiques, mais aussi et surtout au sein des médias et sur les réseaux sociaux, pointe Raphaël Rousseleau, professeur à l'UNIL et spécialiste de

Dr.

Dr.

l'hindouisme et de ses enjeux politiques.

Un nationalisme comme les autres?

Tout d'abord, il convient de différencier nationalisme hindou et nationalisme indien, précise le chercheur. Si tous deux puisent leur source pendant l'époque coloniale, leur trajectoire diverge dès le 20ème siècle. En 1915 est créée l'«Hindu Mahasaba», organisation nationaliste fondée suite à des discordances avec les autres partis principaux de cette période, la Ligue musulmane et le Parti du Congrès. Bien que la mouvance nationaliste hindoue ait beaucoup évolué et se soit fragmentée en plusieurs mouvements et groupes politico-religieux. Elle s'est amplifiée déjà durant les années 1990, mais surtout au cours des vingt dernières années, précise Raphaël Rousseleau.

Les appels à la haine contre les adeptes de l'islam augmentent dans l'espace public

Autrefois, la coexistence entre différents groupes religieux était bien plus pacifique. «Il y a quelques décennies, certains sites sacrés étaient fréquentés par des hindou·e·s et des musulman·e·s en même temps », souligne Raphaël Rousseleau. Si la tendance nationaliste et autoritaire sévit aujourd'hui sur tous continents et scènes politiques, Narendra Modi, aux commandes du BJP, se démarque par son ethnonationalisme affirmé. Son but: faire renaître l'hindouité de l'Inde, ou «l'Hindutva», tout en modernisant le pays. La ligne idéologique du parti est simple: appartiennent à l'Inde celles·ceux qui sont hindou·e·s, peuple qui représente près de 80% de la population totale. Les musulman·e·s, eux·elles, au nombre de 15%, sont donc exclu·e·s de ce mythe patriotique, tout comme les 3% de chrétien·e·s. Selon l'ouvrage «Hindutva» publié en 1923 par Sarvarkar, théoricien nationaliste, l'hindouité se qualifie par trois essentiels: la patrie, la race, et la civilisation. L'identité indienne profonde serait donc intrinsèquement hindoue, et celles·ceux qui remplissent ces critères profitent d'une sorte de pureté identitaire, souligne le chercheur. Les autres ne peuvent l'être que partiellement.

Faire renaître l'hindouité tout en modernisant le pays

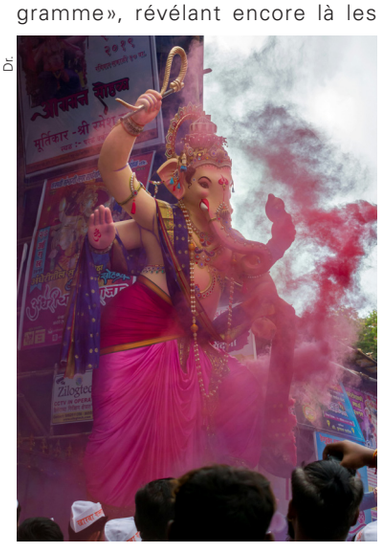
Ainsi, ils·elles sont rattaché·e·s à la patrie, ethniquement indien·e·s mais considéré·e·s comme «déconnecté·e·s de leur civilisation». En bref, les Indien·ne·s «légitimes» sont ceux·celles qui remplissent les critères imposés par l'idéologie nationaliste du BJP.

Mosquée ou temple?

En janvier dernier, Narendra Modi inaugurait le Ram Mandir, temple hindou et lieu supposé de la naissance de la divinité Rama. Jusqu'à sa destruction en 1992 lors d'un rassemblement politique organisé par le BJP, il s'agissait d'une mosquée, datant de l'Empire moghol. Événement éminemment symbolique, la destruction de la mosquée et l'inauguration du temple plus de trente ans plus tard, illustre d'une part la reprise symbolique du BJP et son souhait de réaffirmer une Inde hindoue. Mais cela révèle aussi la stratégie du Premier ministre indien: «provoquer les points sensibles, créer des heurts pour marquer la division, tout cela à des fins politiques», expose Raphaël Rousseleau. Autrement dit, cliver la population et pousser à son extrême l'idéologie nationaliste, tels sont les mots d'ordre du BJP. Mais le parti d'extrême droite sévit également sur le plan institutionnel et juridique. Une loi votée en 2019 et entrée en vigueur en mars dernier fait l'objet d'accusation par le Haut-Commissariat aux droits de l'homme de l'ONU de «discrimination religieuse».

Auparavant, certains sites sacrés étaient fréquentés par des hindou·e·s et des musulman·e·s en même temps

Il s'agit de la CAA ou Citizenship Amendment Act, qui prévoit une facilitation d'acquisition de la nationalité indienne pour les personnes hindoues. Encore une fois, les musulman·e·s, mais aussi les chrétien·e·s sont exclus du «programme», révélant encore là les



Dr.

vraies visions politiques qui planent sur l'avenir des 1.4 milliard d'Indien·e·s. •

Murielle Guénette

Églises en voie de reconversion

ARCHITECTURE • Les églises sont des moins en moins fréquentées et se voient souvent converties en lieux socioculturels. Les fidèles, bien qu'absent·e·s de ces lieux de culte, ne demeurent pas pour autant indifférent·e·s à leur sort.

En Suisse, comme ailleurs, le constat est le même: les bancs des églises sont désertés, les fidèles de moins en moins présent·e·s et les budgets alloués à l'entretien des édifices de plus en plus difficiles à justifier. Jadis situées au milieu du village et au cœur des esprits, les églises sont aujourd'hui reléguées en marge des préoccupations des Suisses. Les chiffres de L'OFS ne laissent place à aucun doute: si le nombre de Suisse·esse·s qui se déclaraient sans appartenance religieuse en 1970 était de 1.2%, ce chiffre concerne dorénavant 33.5% de la population. C'est donc vides que de nombreuses églises continuent d'exister et d'occuper une place au sein du paysage urbain.

Le sort réservé aux églises

Les phénomènes de réaffectation de ces édifices séduisent toujours plus les communes, sensibles à la place qu'occupent ces lieux et désireuses de réduire leurs coûts d'entretien. Depuis les années 2000, ce sont plus de deux cents édifices anciennement religieux qui ont été transformés pour la plupart en lieux socioculturels. C'est le cas du temple Saint-Luc, situé au cœur du quartier de la Pontaise à Lausanne, réhabilité en 2007 en maison de quartier ou encore de l'ancienne chapelle du Petit Lancy à Genève qui abrite depuis 2004 un mur de grimpe. Plus récemment, en 2023, la mairie de Chavannes-près-Renens a fait un appel à projets pour réaffecter la chapelle de la gare de Renens en espace

©Alice Hari Savioz.

culturel. Cette transition architecturale soulève des inquiétudes de la part des fidèles, mais également auprès de certains habitant·e; bien que physiquement absent·e·s de ces lieux de culte, ils continuent de percevoir les églises comme des lieux sacrés empreints de symbolisme et ne sont pas enthousiasmé·e·s à l'idée de les voir changer. Il faut dire que les images radicales de réaffectations d'églises en boîtes de nuit à Amsterdam ou Bruxelles ont choqué celles·ceux pour qui les églises ne sont pas des bâtiments comme les autres. Quelle que soit l'opinion, une chose demeure évidente: la réaffectation des lieux de culte en Suisse témoigne d'une volonté de s'adapter aux exigences séculières modernes tout en préservant le patrimoine religieux. •

Alice Hari Savioz

Prêtresse chamane 2.0

ESOTERISME • *New Age, Wicca,* occultisme, néo-chamanisme... Le champ de ce que l'on nomme les nouvelles spiritualités semble vaste. Entre quête individuelle, réincarnation et féminin sacré, analyse de ces courants alternatifs.

Dès les années 1960, contestant l'ordre établi, la contre-culture bouleverse les scènes politiques et culturelles. Dans son sillage, des courants spirituels tels que le néo-paganisme et la néo-wicca émergent. Ceux-ci succèdent à des courants ésotériques antérieurs. Alors qu'un nombre croissant d'individus se déclarent sans religion dans les sociétés occidentales, le champ des spiritualités alternatives propose-t-il une offre davantage accessible que celle des traditions instituées?

Elite en recherche de sens

Créativité et mobilité pourraient être les maîtres mots du nouveau·elle croyant·e. Selon les chiffres des spécialistes en 2011, seul·e·s 9% des Suisse·esse·s fréquentent des courants spirituels. En 2021, leur chiffre atteint 18%. L'intérêt pour ces nouvelles formes de croyances est donc en croissance sans être toutefois exponentiel, analyse Manéli Farahmand, directrice du Centre Intercantonal d'information sur les croyances (CIC). Mais les nouvelles spiritualités s'intègrent de manière plus apparente dans le champ du séculier. Le profil des adeptes des spiritualités alternatives, quant à lui, est historiquement peu démocratisé, souligne la chercheuse, avec 80% de femmes occidentales généralement issues de classes moyennes supérieures. Certaines d'entre elles, avant d'opter pour ces spiritualités, étaient insérées dans un contexte chrétien qui ne les satisfaisait pas, explique la chercheuse. Grâce à leur nouvelle trajectoire spirituelle, il devient possible pour ces dernières d'accéder à des rôles plus valorisants. D'autres motivations telles qu'une quête de modèle de santé alternatif caractérisent la démarche des *seekers*, individus à la recherche de sens qui multiplient les expériences spirituelles.

Dr.

Néolibéralisme et réseaux sociaux

L'attractivité de ces mouvements spirituels est grande. Décloisonnement de la sphère religieuse, abolition des dynamiques de pouvoir, recherche de développement personnel: les nouvelles spiritualités semblent proposer une offre en ligne accessible à tous·tes. Manéli Farahmand nuance «des hiérarchies, des dogmes et des dictats peuvent également façonner ces spiritualités, qui pour certaines s'inscrivent dans des logiques néolibérales» Ajoutons que le dernier rapport de la Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires alerte sur une explosion des signalements pour dérives sectaires dans le champ de la santé alternative en France suite à la pandémie de Covid-19. Durant la même période, le CIC a constaté une stabilité dans le nombre de signalements adressés à son guichet public, selon Manéli Farahmand. L'encadrement et la régulation de ces mouvements présents sur les réseaux sociaux reste tout de même impératifs, et ce, d'autant plus que ces derniers sont amenés à se pérenniser dans le paysage religieux contemporain, car «les références des nouvelles spiritualités peuvent s'assembler et se combiner à l'infini à différentes visions du monde et pratiques tant séculières que religieuses», conclut la chercheuse. *E-sport* et sorcellerie pourront-ils bientôt faire bon ménage? •

Camille Marteil

Une haine séculaire et pérenne

RACISME • Depuis octobre dernier, le monde entier est confronté à une recrudescence de l'hostilité antijuive. La Suisse est également concernée, et les politiques tentent de renverser la tendance face à ce phénomène. Zoom sur ces propositions.

Selon le rapport annuel de l'année 2023 publié par la coordination intercommunautaire contre l'antisémitisme et la diffamation (CICAD), près de 944 actes de discrimination ont été recensés en Suisse. Cela représente une hausse de 68% par rapport à 2022. Parmi ces actes, près de deux tiers ont lieu via les réseaux sociaux. Mais d'où provient une telle haine envers les juif·ive·s? Comme le soulignent plusieurs spécialistes, le contexte du conflit entre Israël et le Hamas qui a débuté le 7 octobre 2023 a favorisé une recrudescence des actes antisémites. Cependant, cette hostilité ne date pas d'hier et afin de comprendre ses conséquences actuelles, il est nécessaire de remonter au XIème siècle. Selon plusieurs études historiques, les personnes de confession juive étaient considérées comme étant porteureuses de maladies et donc tenues pour responsables des épidémies de peste qui ont frappé l'Europe.

Des attaques physiques prennent pour cibles les juif·ive·s

La société chrétienne associait également l'altérité juive à des notions d'impureté et d'argent. Cette figure du juif·ve s'est pérennisée dans les mentalités et a des conséquences encore actuellement.

Des solutions pour l'avenir?

Afin de contrer ce phénomène de

Dr.

haine, Le Conseil National a récemment demandé un plan d'action contre l'antisémitisme. Il souhaite mettre au point un programme de lutte en collaboration avec les cantons. En effet, au-delà des habituels propos de haine diffusés via les réseaux sociaux, c'est à présent également des attaques physiques directes qui prennent pour cibles les juif·ive·s, comme en témoigne l'agression au couteau d'un homme juif orthodoxe à Zürich, au début du mois de mars 2024. Suite à cet événement, diverses mesures ont déjà été mises en place telles que la mobilisation de patrouilles policières autour des synagogues. Pour Ralph Friedländer,vice-président de la Fédération suisse des communautés israélites, des principes de prévention doivent être établis au sein des écoles afin d'aborder l'antisémitisme. De nombreux·euses chercheur·eu·s s'accordent à dire que l'hostilité à l'encontre des juif·ve·s découle principalement d'une méconnaissance de leur culture et de leur histoire. Il serait ainsi primordial de diffuser un savoir objectif et d'ouvrir une réflexion plus large autour du judaïsme, culture et religion, encore trop en proie à divers stéréotypes. •

Jessica Vicente

Se convertir: départ ou adhésion

PSYCHOLOGIE • Lors de certaines trajectoires religieuses, la conversion à une tradition représente pour un individu une manière de changer son identité intime et sociale. Décryptage de ce phénomène entre quête de soi et bouleversement de son rapport aux autres.

Être *born again, faire sa chahada*: plusieurs termes illustrent le changement dans la vie d'un individu qui devient pratiquant·e ou s'affilie à une autre tradition religieuse. Dans nos sociétés occidentales, certaines communautés exigent la conversion de leurs membres. C'est le cas des confessions juive et musulmane ainsi que de nombreux groupes évangéliques. Les traditions réformées et catholiques sont plus permissives quant à à la participation à la vie ecclésiale de leurs membres. La grande proportion des mariages mixtes catholico-protestants, depuis les années 1950, a en effet banalisé la présence des fidèles externes au culte ou à la messe. L'érosion des fidèles au sein des deux Églises incite également celles-ci à revoir à la baisse leurs critères de participation afin de ne pas diminuer davantage encore le taux de fréquentations. Mais lorsque la tradition religieuse le requiert, quels enjeux psychologiques se trouvent derrière la conversion?

Dr.

Résoudre des conflits intérieurs

La conversion religieuse se caractérise par un rapport d'exclusivité entre deux formes d'appartenances religieuses, selon la définition que propose Pierre-Yves Brandt, professeur de psychologie de la religion à l'UNIL. Est aussi appelé conversion le fait de renoncer à toute affiliation religieuse alors que l'on en avait une auparavant.Psychologiquement, en se convertissant, l'on procède à un ajustement par rapport à soi-même qui revient à «résoudre une contradiction entre ce que nous sommes au regard des autres et ce que nous pensons être», soutient le chercheur. L'on tente également d'harmoniser la manière dont nous nous présentons, à la manière dont les autres nous perçoivent. Démarche individuelle, la conversion s'établit également en tant que relation sociale.

Faire reconnaître son changement

L'individu souhaitant se convertir afin de s'intégrer à un groupe tente de faire reconnaître son changement individuel par l'autorité de cette communauté. C'est cette autorité qui va juger de l'authenticité de sa démarche. Afin de tisser les liens entre le·la converti·e et autrui, le récit joue un rôle fondamental. Comme l'explique Pierre-Yves Brandt, il est impossible de déceler la conversion d'une personne si cette dernière ne l'énonce pas à son entourage grâce à «un récit qui l'aide à construire sa propre transformation». Entreprendre un processus de conversion induit une profonde transformation de tous les pans de l'identité d'un·e nouveau·elle croyant·e. Un repositionnement de son réseau, de sa manière d'organiser son espace et son temps, de s'alimenter ou de se vêtir, seront observables chez le·la converti·e. Cette métamorphose a souvent été associée à la conversion à l'islam, les nouveaux·elle·s musulman·e·s représentant la figure du·de la converti·e par excellence. Au cours de ces prochaines années, cette figure-là pourra-t-elle devenir celle du·de la catholique, qui, suite à la vague de dénonciation des abus sexuels dans le catholicisme, quittera définitivement l'Église? •

Camille Marteil

Laïcité, un outil de répression?

POLITIQUE • Au sein des sociétés occidentales, une question importante se pose: où se trouve la frontière entre la protection des valeurs laïques et le respect des libertés individuelles? Cette polémique fait débat à l'échelle mondiale.

Au cœur des débats autour de la question de laïcité se trouve le port de signes religieux, en particulier les vêtements musulmans, tels que le voile intégral. Dans l'Hexagone, la laïcité est souvent interprétée comme une neutralité religieuse totale dans l'espace public.

Cela nuirait à l'autodétermination des femmes musulmanes

Certaines lois, telles que l'interdiction du voile intégral en 2010 ou celle du port de l'abaya dans les institutions scolaires en 2023 sont justifiées au nom de la préservation de cette laïcité, de la lutte contre l'extrémisme religieux ou de l'émancipation des femmes. L'interprétation française de la laïcité est souvent critiquée pour sa sélectivité. En effet, les politiques restrictives semblent cibler principalement les musulman·ne·s et davantage encore les femmes. Le paysage politique helvétique est également touché par ces débats, les Suisse·esse·s ayant voté en faveur d'une loi anti-burqa en 2021. D'autres pays comme le Royaume-Uni et les États-Unis adoptent une approche plus souple en termes de laïcité, permettant généralement le port de signes religieux dans l'espace public, reconnaissant ainsi la diversité de croyance tout maintenant la neutralité de l'État.

Les Foulards violets se mobilisent

L'application des lois qui ont pour fondement la laïcité s'avère controversée, voire dangereuse. Les musulmanes qui portent le foulard font souvent face à des discriminations, certaines allant même jusqu'à ôter leur hijab. Des organisations militantes telles que les Foulards Violets en Suisse émergent au sein de la sphère

Dr.

occidentale et revendiquent le droit de porter le foulard. Le collectif féministe dénonce différentes mesures qui nuiraient à l'autodétermination des femmes musulmanes et refléteraient des préjugés sous-jacents, tels que l'islamophobie, la misogynie et le racisme. Les vêtements religieux et la laïcité restent un sujet de tensions; toutefois, la véritable essence de la laïcité réside dans le respect de la liberté de conscience et la garantie de l'égalité pour tous·te·s les citoyen·ne·s, indépendamment de leur foi. Il demeure sans doute important de veiller à ce que les mesures prises au nom de la laïcité ne servent pas à perpétuer des formes de discrimination, mais plutôt à appréhender la diversité culturelle et religieuse de tout un·e chacun·e. •

Auyoni Sen-Akmal

Quête de sens chez les étudiant·e·s

RECHERCHE SPIRITUELLE • Le nombre d'individus se déclarant sans appartenance religieuse est à la hausse en Europe. La jeunesse en représente une part considérable. Après avoir tourné le dos aux institutions religieuses, à quoi ressemble la quête de sens des jeunes?

La Suisse n'échappe pas à la tendance séculière en Europe qui touche particulièrement les pays multiconfessionnels. Les plus concernées sont les personnes entre 18 et 34 ans qui représentent, en 2022, presque 42% de la population areligieuse en Suisse. Plusieurs hypothèses permettent d'expliquer cette hausse: la densification urbaine, le refus de l'autorité et des dogmes, ou encore les échanges culturels permettant de relativiser les croyances accumulées durant la socialisation.

«À l'aumônerie, la spiritualité passe par l'estomac et par l'accueil»

Les spécialistes soulignent qu'une baisse d'adhésion aux formes de religions instituées ne signifie pas une absence de spiritualité. Aujourd'hui, la quête de sens est davantage individualisée et peut prendre la forme d'un engagement politique ou d'un travail sur soi. Ajoutons que la santé mentale des jeunes inquiète, celle-ci étant en déclin depuis la pandémie de Covid-19. Vers quelles activités spirituelles se tournent-ils·elles afin de prendre soin d'eux·elles? Martina Schmidt, aumônière de l'Unil et de l'EPFL agit au plus proche de la jeunesse en offrant un soutien et un accompagnement spirituel aux étudiant·e·s qui le souhaitent.

Moments conviviaux

Selon l'aumônière, la spiritualité est une forme de religion personnalisée qui répond au besoin humain de transcendance. La quête de sens des jeunes n'est aujourd'hui plus vécue au sein des religions établies et ces dernier·ère·s se tournent vers des cadres qui favorisent le partage et l'auto-expression. C'est dans cette même optique que l'aumônerie propose des sorties en nature, des moments de prière, de la méditation guidée, des messes, ainsi que des rassemblements autour d'un repas gratuit.

Désenchantement et incertitude

Selon Martina Schmidt, cette dernière activité donne vie à «des moments dans lesquels on mange, on rit, on échange. La spiritualité est omniprésente dans ces moments conviviaux qui créent un lien de confiance».

***Self-care* et bienveillance**

La vie universitaire rencontre son lot de difficultés: la charge de travail, les questionnements sur son identité et les éventuels problèmes de famille peuvent fragiliser la santé mentale. Martina Schmidt souligne une baisse des fréquentations de l'aumônerie par les étudiant·e·s depuis la pandémie. Cette crise sociale aurait provoqué un «désenchantement » ainsi qu'un sentiment d'incertitude face à l'imprévisibilité du monde. L'obstacle pour la santé mentale est «d'apprendre à voir ses forces, ses dons et comment les faire fructifier sans se laisser engloutir», explique-t-elle. Pour surpasser ces obstacles, les activités de l'aumônerie visent à créer un lieu intégratif d'acceptation, de développement personnel et de bienveillance qui aident les étudiant·e·s lors de périodes difficiles et qui leur permettent de se relier à une transcendance. Elle mentionne finalement l'importance de la connexion avec la nature et incite les jeunes à «prendre le temps de méditer dans la nature, de la contempler et de s'en nourrir». •

Penny Jane Hallas

De la Platzspitz à la Riponne

ADDICTION • Depuis 2020, la consommation de drogues dans l'espace public à Lausanne semble problématique. En réponse, la Municipalité a instauré plusieurs mesures, notamment un nouveau local d'injection à la Riponne. Rencontre avec Matthieu Rouèche, directeur d'*ABS*, fondation lausannoise active dans la prise en charge des consommateur·rice·s.

Dans la capitale vaudoise depuis le printemps 2023, l'inquiétude est collective. La Riponne et d'autres quartiers du centre-ville seraient touchés de plein fouet par une consommation de drogues importante, des trafics de stupéfiants ainsi que des incivilités dans l'espace public. Plusieurs riverain·e·s et politiques témoignent de leur préoccupation face à cette situation qui paraît hors de contrôle. Les médias n'hésitent pas à énoncer le retour des scènes ouvertes, phénomène qui a touché Zürich durant les décennies 1980 et 1990 lorsque les toxicodépendant·e·s se rassemblaient dans le parc Platzspitz, puis au Letten. Les autorités laissent faire: isoler les consommateur·rice·s au sein d'un lieu unique semble être un moyen de mieux les encadrer. La ville la plus peuplée de Suisse devient alors la capitale européenne de la drogue: près de trois mille toxicomanes venu·e·s d'autres cantons et de l'étranger viennent consommer aux abords de la Limmat, où règnent violence, criminalité, overdoses et infection au VIH. En 1995, le Letten est finalement fermé. Le traumatisme lui reste grand et est à l'origine de la politique dite des quatre piliers en Suisse constituée par la prévention, le traitement, la réduction des risques et le contrôle. Cette innovation permettra au territoire helvétique de se démarquer de ses voisins européens en instaurant une véritable politique anti-drogues ne reposant plus uniquement sur des principes de répression. Près de trente ans après ce phénomène sans précédent, Lausanne est-elle sur le point de se transformer en nouveau Platzspitz?

©Thomas Antille.

Une prise en charge humaine

Le directeur de la fondation *ABS* est clair: «la situation dans la ville n'est en aucun cas comparable à celle des années 1990 à Zürich». Agir sur les problématiques autour des stupéfiants tout en fournissant un accueil non discriminant, caractérise la fondation *Accueil à bas seuil* (*ABS*) active depuis 1999 à Lausanne. Elle rassemble plusieurs structures dans ses locaux du Vallon, telles qu'un espace de vie collectif, un bus mobile fournissant des seringues stériles ou encore un espace de consommation sécurisé ouvert en 2018, dans lequel les consommateur·rice·s peuvent avoir accès à du matériel propre et un encadrement professionnel.

Les consomateur·ice·s sont des adultes capables de faire des choix

L'équipe d'*ABS* est constituée de travailleur·euse·s sociaux·les, d'infirmier·ères et de paires travaillant au plus proche des bénéficiaires. Le bas seuil d'accessibilité, fondement de la fondation, permet à ces dernier·ère·s de s'y rendre de manière volontaire, sans condition préalable et de bénéficier du principe de confidentialité. Ici, les consommateur·rice·s sont appréhendé·e·s en tant qu'«adultes responsables et capables de faire des choix», insiste Matthieu Rouèche. En plus de consommer des produits, ce qui caractérise les publics dont s'occupe *ABS* est une forte désinsertion sociale à l'origine de problématiques de santé et de précarité.

Attention précarité!

Depuis les années post-Covid, la société suisse fait face à une crise économique: inflation, chômage et pauvreté sont en recrudescence. Cette conjoncture peut être comparée à celle de Zürich à la fin du 20ème siècle. Les deux contextes conduisent certaines personnes à perdre leur travail ou leur logement. Cette précarité peut alors entraîner une consommation incontrôlée qui déborde souvent dans l'espace public. Lors de crises économiques, les problématiques de consommation de produits touchent les personnes les plus précaires qui deviennent davantage visibles dans l'espace public et au sein de la société dans son ensemble. Selon Matthieu Rouèche, la capitale vaudoise passe elle aussi de crise en crise. La dernière remonte au printemps 2023, où une augmentation de la demande et de l'offre a généré une nette détérioration de la qualité des produits, une baisse des prix et un afflux de consommateur·rice·s visibles dans le centre-ville dont les conséquences directes nuisent à la cohabitation entre habitant·e·s et toxicodépendant·e·s.

Faire société

Voir ces personnes dans l'espace public illustre quelque part «les marges de la société et ses échecs», analyse le directeur d'*ABS*. Cependant, il paraît clair que les toxicodépant·e·s font partie intégrante de la société. Les invisibiliser et les stigmatiser amplifie le phénomène de la consommation et les risques qu'il comporte, assure Mathieu Rouèche. Ce dernier, tout en prônant une intégration des espaces de consommation au sein même du centre-ville reste réaliste: «certains comportements tels que s'injecter des produits en face d'une cour d'école sont inadmissibles». C'est justement afin d'éviter ce genre d'incidents que la fondation a mis en place le local du Vallon.

Les problèmatiques de consommation touchent les personnes les plus pécaires

L'antenne de proximité de la Riponne, dont l'ouverture a pris du retard, répond quant à elle, à la nécessité d'être au plus proche des consommateur·rice·s. Comme le constate Matthieu Rouèche, bien que pour certaines personnes il soit bénéfique de consommer dans le local du haut de Lausanne situé loin des lieux de deal, il semble nécessaire d'ouvrir un centre au plus proche des toxicodépendants. Avec l'ouverture du nouveau local, il est permis d'espérer un meilleur vivre ensemble des consomateur·rice·s avec les non-consommateur·rice·s, entre qui le fossé ne paraît finalement pas si considérable… •

Camille Marteil

Pollution verte?

ENVIRONNEMENT • Verdissement de façade? Stratégies marketing fallacieuses? Écoblanchiment? Retour sur un phénomène trompeur avec Laure Teulières, co-directrice du livre «*Greenwashing*: manuel pour dépolluer le débat public» et la journaliste Marie Maurisse.

Depuis plus de 50 ans, la prise de conscience environnementale progresse. Ces dernières décennies, le mouvement est parvenu à faire suffisamment pression pour verdir certaines politiques. Mais alors verdissement en apparence ou véritable transformation? Ces promesses, en effet, se heurtent souvent aux intérêts des plus puissant·e·s. Des propositions, faussement vertes, sont alors déployées. Ces solutions se veulent rassurantes, mais cachent souvent une réalité bien moins verte. Démasquer les pratiques de *greenwashing* devient alors un indispensable pour espérer une transition écologique authentique, martèlent Laure Teulières et Marie Maurisse. Mais quelles sont ces pratiques qui polluent le débat public? Plus vicieux que ce que l'on croit, le marketing vert est omniprésent et se déploie à toutes les échelles.

Dr.

La finance, vraiment durable?

Face à l'urgence climatique, les placements financiers éthiques, durables et écologiques se multiplient. Le secteur financier représente en effet un levier crucial pour la transition écologique. Façonnant nos économies et nos sociétés via ses investissements, la finance a un rôle majeur à jouer dans la transition énergétique et climatique. Pour guider les entreprises, les Nations Unies ont mis en place, il y a déjà 20 ans, des principes pour l'investissement responsable (PRI) qui visent à une meilleure prise en compte des questions environnementales, sociales et de gouvernance dans la gestion d'actifs financiers. Mais que trouve-t-on réellement sous le vernis de cet argent durable? En l'état actuel des choses, la finance dite verte s'avère davantage être une campagne géante de *greenwashing* qu'une véritable réponse à l'urgence climatique. Le problème avec la finance nous explique Marie Maurisse, co-fondatrice du média Gotham City spécialisé dans les affaires de criminalité économique, c'est que «personne n'y comprend rien». Il est donc facile pour ces super investisseur·e·s de financer massivement des industries extractives, tout en nous expliquant que leurs placements sont totalement verts. S'ajoute à cela, nous détaille la journaliste, un vide juridique quant à la définition de ce qu'est un fond durable. En somme, cela signifie que les banques, sous couvert de durabilité, peuvent nous vendre plus ou moins n'importe quoi.

Le marketing vert est omniprésent et se déploie à toutes les échelles

La journaliste, qui a notamment participé à une vaste enquête de la RTS sur le mirage des placements durables, dénonce un cruel manque de transparence. Une partie de ces fonds durables seraient, en effet, investie dans des entreprises comme Total et Shell afin de financer des projets fous comme celui de skier en plein désert … encore bien loin de l'oasis toute verte.

Et les médias dans tout ça ?

Les médias polluent-ils vraiment le débat public, comme titrait la table ronde du 4 mars passé? Seraient-ils à la base de vastes campagnes de propagande faussement vertes? La réalité se révèle plus complexe, détaille la journaliste chez Tamedia qui met en perspective une certaine incompétence d'un côté et un manque de moyens de l'autre. Les journalistes ne sont pas forcément formé·e·s et sensibilisé·e·s à ces enjeux. En outre, le travail d'investigation journalistique requiert de manière générale des moyens, en temps et en argent, importants. Et ces moyens très souvent ne se trouvent pas du côté des journalistes. Lorsque l'on enquête sur la finance par exemple, l'asymétrie de moyens entre journalistes et communicant·e·s est totalement disproportionnée.

"Le problème avec la finance, c'est que personne n'y comprend rien"

S'ajoute à cela un contexte de crise du côté des rédactions qui doivent faire face à de nombreux remaniements et à la rapide transformation de leurs pratiques, en particulier ces dernières années. Les journalistes en viennent ainsi à devoir traiter certains sujets de manière plus superficielle. •

Matteo Crescenti

Chronique polémique

Budget armée

Le financement de l'armée devra être revu à la hausse! Quelles implications?

Sujet très controversé au Parlement et dans le débat public ces derniers mois, la part du budget de l'armée devrait atteindre 1% du PIB en 2030, étant aujourd'hui de 0.6%. Alors que les dépenses militaires n'ont cessé de diminuer depuis la fin de la Guerre froide, la gauche fustige cette augmentation à marche forcée. Quelles sont les raisons de cette hausse du budget et est-ce une solution viable financièrement? Depuis le début de la guerre en Ukraine, le Parlement souhaite investir dans du matériel de défense antiaérienne, antichar et renforcer la cybersécurité afin de se prémunir en cas d'attaque russe. Suivant ces voisins européens, la Confédération prévoit un passage de 5 à 7 milliards de francs pour le budget militaire. Cette augmentation importante des dépenses permettrait d'atteindre l'objectif des 1% d'ici à 2030. Néanmoins, la gauche exprime son mécontentement face à cette hausse et invoque une réaction irrationnelle de la droite, pointant du doigt le faible risque d'attaque envers notre pays. Les opposant·e·s appellent au calme et à la réflexion, spécialement après les révélations de la SRF le 31 janvier dernier. Cette dernière a, en effet, conjecturé un gouffre d'un milliard de francs (1,4 milliard) auquel ferait face l'armée suisse suite à des erreurs de planification budgétaire. S'ajoute à cela un excès de commandes faites en 2020. Le chef de l'armée, Thomas Süssli, nie l'existence de ce gouffre, mais s'expliquera lors d'une séance extraordinaire de commission prévue dans le courant du mois de mars. Par ailleurs, la conseillère fédérale en charge de la Défense, Viola Ahmerd ne s'est pas encore exprimée à ce sujet et selon Karin Keller-Sutter, ministre des Finances, elle n'aurait pas non plus averti le Conseil Fédéral de cette problématique budgétaire. Avant de connaître le résultat de cette séance, la question est de savoir si ce projet de la hausse budgétaire est encore en état de perdurer? •

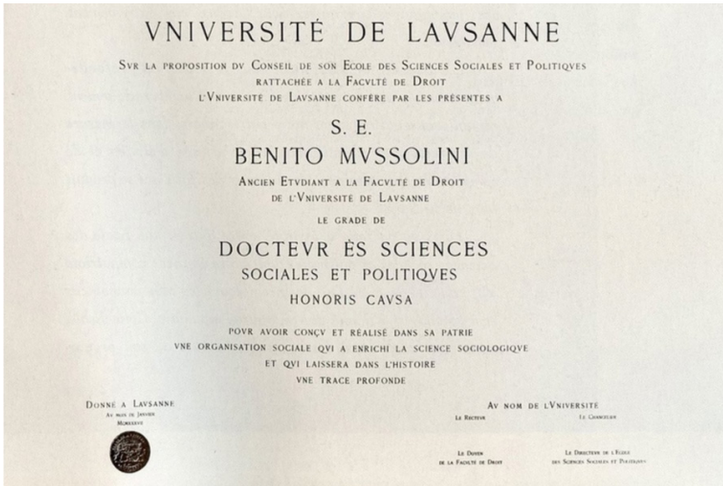
Alexandre Cottier

L'Unil et Mussolini

DÉBAT • En 2020, l'Unil revient sur le doctorat *honoris causa* décerné à Mussolini 83 ans auparavant. Le financement de cinq programmes est proposé pour une politique mémorielle. Une décision qui ne fait pas l'unanimité. *L'auditoire* revient sur le débat et sur l'avancée des programmes.

Il y a 120 ans, un jeune italien en exil suivait des cours à l'Unil. Son nom: Benito Mussolini. En effet, c'est au début du 20ème siècle qu'il étudie à la faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne. Quelques décennies plus tard, en 1937 dans un contexte de montée du totalitarisme en Europe, l'Unil décerne un doctorat honoris causa à son ancien élève «pour avoir conçu et réalisé dans sa patrie une organisation sociale qui a enrichi la science sociologique et qui laissera dans l'histoire une trace profonde».

Dr.


VNIVERSITÉ DE LAVSANNE

SVR LA PROPOSITION DV CONSEIL DE SON ECOLE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQVES
RATTACHÉE A LA FACVLTÉ DE DROIT
L'VNIVERSITÉ DE LAVSANNE CONFÈRE PAR LES PRÉSENTES A

S. E.
BENITO MVSSOLINI
ANCIEN ETVDIANT A LA FACVLTÉ DE DROIT
DE L'VNIVERSITÉ DE LAVSANNE
LE GRADE DE

DOCTEVR ÈS SCIENCES
SOCIALES ET POLITIQVES
HONORIS CAVSA

POVR AVOIR CONÇV ET RÉALISÉ DANS SA PATRIE
VNE ORGANISATION SOCIALE QVI A ENRICHI LA SCIENCE SOCIOLOGIQVE
ET QVI LAISSERA DANS L'HISTOIRE
VNE TRACE PROFONDE

DONNÉ A LAVSANNE
AV NOM DE L'VNIVERSITÉ
LE RECTEVR
LE CHANCELIER
LE DOYEN DE LA FACVLTÉ DE DROIT
LE DIRECTEVR DE L'ECOLE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQVES

Repenser la posture à adopter

Ce n'est qu'en 2020 que l'Unil décide de prendre une position institutionnelle sur la question. L'Université prend la décision de mandater le Centre interdisciplinaire en éthique (CIRE) pour réfléchir à la posture qui doit être adoptée quant à cette distinction. À la lumière des événements passés, la question de son potentiel retrait est centrale. Et, pour cause, en mars 2022, Ensemble à Gauche Vaud dépose une motion au Grand Conseil vaudois pour que le doctorat soit retiré. Celle-ci est jugée irrecevable.

«La réalité des faits est indélébile»

En mai de la même année, le groupe de travail du CIRE rend son rapport. Pour des questions juridiques et éthiques, il est conseillé de ne pas retirer le doctorat: «la réalité des faits est indélébile». Le rapport propose cependant de mettre en œuvre cinq programmes autour du fascisme qui figureront comme politique mémorielle: la mise en place d'un atelier à destination des écoles et gymnases; l'organisation d'un colloque pluridisciplinaire; la mise à disposition de matériel pédagogique; la création d'un prix d'excellence et le déblocage de fonds pour des recherches liées aux enjeux historiques et mémoriels soulevés par cet octroi…

Des actions jugées insuffisantes

Suite à la publication du rapport, le Recteur s'est exprimé sur le maintien du doctorat *honoris causa*. Dans un interview publié sur le site de l'Unil, il affirme: «Le mode d'action d'une université va au-delà du simple rappel de valeurs. Il repose plutôt sur la constitution de savoirs, le développement d'outils d'analyse et de déconstruction». Toutefois, ce mode d'action ne fait pas l'unanimité. En juillet de la même année, un nouveau postulat contre le maintien du titre est déposé, puis rejeté par le Grand Conseil vaudois.

Toutefois, ce mode d'action ne fait pas l'unanimité

Un an plus tard, en mars 2023, une nouvelle pétition est déposée contre cette décision par un comité de militant·e·s. Sans succès. Mais comment comprendre cette divergence d'opinions? Stéphanie Prezioso, professeure d'histoire à l'Unil et conseillère nationale publie en 2023 un article sur la question pour la revue *Laboratoire italien*. On y lit que les revendications pour le retrait ne se sont jamais appuyées sur un désir d'effacer le passé et que la politique mémorielle ne répondrait donc pas à tous les enjeux de la question. Un acte aussi fort que la révocation du titre contribuerait, entre autres, à soulager «la dette que nous avons envers les vaincus des luttes passées»: des victimes dont la mémoire ne serait pas suffisamment honorée par la politique de l'Université.

Des programmes, mais encore?

Où en sont les plans deux après la remise du rapport du CIRE? «Ils sont sur le point de se concrétiser», nous apprend Nadja Eggert, directrice du CIRE. Une exposition devrait se tenir cette année pour «que cet épisode soit diffusé et raconté» hors des murs de l'Université. Un colloque aura lieu à l'Unil et au Palais de Rumine du 7 au 9 novembre 2024 dans l'optique de «poser l'état des lieux de la recherche actuelle et d'identifier les pistes à creuser». Enfin, la directrice du CIRE nous a parlé d'une future collaboration avec le *Festival Histoire et Cité* qui remplacerait l'idée présentée préalablement d'octroyer un prix d'excellence pour des recherches sur le fascisme. Une collaboration «plus adéquate pour s'inscrire dans la pérennité», face à une question qui, comme le dit Nadja Eggert, «reste sensible». •

Raquel Alonso Felgueiras

Chronique Sexprimer

Porno chic

Ou comment le film culte *Deep Throat* prétendait un jour être un chef-d'œuvre artistique.

Devenues accessibles en un clic, les vidéos issues de l'industrie du porno représentent l'un des fléaux de nos sociétés. Tout un tas de pratiques sont accessibles des plus *soft* aux plus problématiques. Difficile d'imaginer que le cinéma porno prétendait un jour se rapprocher des chefs-d'œuvre étudiés dans les écoles de cinéma. *Boys on the Sand* de Marvin Shulman, *Blow Job* d'Andy Warhol, on peut tenter d'établir une filmographie du porno chic et sulfureux. Mais comment passer à côté de «Gorge Profonde»? Son réalisateur Gérard Damiano, ancien coiffeur certain d'avoir compris les frustrations sexuelles de ses clientes, propose une lecture alternative du plaisir féminin… en plaçant le clitoris au fond de la gorge. Vu par des millions de spectateurs·ice·s, *Deep Throat* sorti en 1972, devient rapidement culte. L'intrigue repose sur le parcours initiatique d'une jeune femme qui apprend, quelque peu interloquée, que son plaisir est situé au fond de sa gorge. Il a dès lors fait la part belle aux féministes et censures en tout genre. L'auteur extravagant Truman Capote incitait même à voir le film «à ses risques et péril». À croire qu'il a été apprécié, il a même été utilisé comme nom de code par un mystérieux informateur qui a publié des révélations chocs sur les financements de la campagne de l'ancien président des États-Unis Richard Nixon. Il a également fait l'objet de plusieurs documentaires pour expliquer les conséquences politiques et culturelles du film, dont un livre où l'actrice principale, Linda Lovelace, témoigne des violences subies lors du tournage. Exploitations sexuelles, mafias et violences en tout genre, le paradis du porno post *Deep Throat* ne ressemble pas vraiment à une extase artistique. Dans sa modestie, le réalisateur aurait peut-être pensé aujourd'hui contribuer à la libération de la parole féminine grâce à ses idées novatrices… •

Alexandra Bender

Vers la fin des boîtes de nuit?

FÊTE • Dans les années 1980, les boîtes de nuit étaient les lieux de prédilection des folles soirées, mais de nos jours ces endroits connaissent une baisse de fréquentation des moins de 30 ans. La fête est-elle finie pour les jeunes du monde moderne?

La fête en boîte de nuit est une occasion d'oublier notre routine quotidienne pour se plonger dans un autre univers, rencontrer des inconnu·e,s ou encore se fonder dans une masse, tou·te·s uni·es par la même musique et cette effervescence qui nous pousse à profiter. Néanmoins, cette expérience semble se raréfier: selon SACEM (Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique), il y a 40 ans, on comptait 4000 boîtes de nuit en France, aujourd'hui, elles ne sont plus que 1200, soit une diminution de 70%. De plus, une étude de Keep Hush, une plateforme qui organise des évènements musicaux, montre que seuls 25% de la génération Z sort encore en boîte de nuit.

Dr.

Repli sur soi et inquiétude sécuritaire

Jérémie Peltier, sociologue, a récemment sorti un essai sur le sujet. Selon lui, les raisons de cette évolution sont multiples: l'individualisation de la société jouerait donc un rôle dans ce recroquevillement sur soi. Les gens seraient de moins en moins enclins à se confronter à l'altérité et ressentiraient une méfiance vis-à-vis d'autrui, notamment à cause de la question sécuritaire et des attentats ayant été perpétrés lors de diverses festivités au cours de la dernière décennie. En outre, il souligne que l'omniprésence des réseaux sociaux joue aussi un rôle non négligeable: à force de toujours vouloir nous filmer et nous mettre en scène en train de nous amuser, nous perdons de vue le moment présent. D'autre part, la société actuelle nous fait sans cesse baigner dans une atmosphère festive, telle que la musique des centres commerciaux ou les *Chief Happiness Officers*, ces *managers* responsables du bonheur de leurs employé·e·s et qui instillent une atmosphère festive au bureau, comme si la vie entière n'était que réjouissance. Les frontières entre plaisir et travail se brouillent, et la fête a moins sa place. Cependant, les jeunes n'en restent pas pour autant complètement isolé·e·s, et décident simplement d'opter pour des alternatives comme organiser une soirée à la maison. Et même si les boîtes de nuit sont délaissées, la fête se retrouve ailleurs et sous d'autres formes: les festivals de musique ou les raves ont gardé un caractère unique et attrayant; leur succès ne risque pas de diminuer. •

Arno Zahn

Les César au féminin

CINEMA • Le milieu du 7ème art se délie difficilement des violences sexistes, qui sont de plus en plus dénoncées. La cérémonie des César, lieu de bling-bling mais aussi de scandales divers, semble avoir offert un répit aux luttes féministes.

Le 23 février dernier a eu lieu la 49ème cérémonie des César, dans un climat particulier. Les révélations sur Gérard Depardieu, accusé de viols et d'agressions sexuelles, ou encore les prises de parole courageuses de Judith Godrèche, qui a récemment porté plainte contre les réalisateurs Benoît Jacquot et Jacques Doillon pour violences sexistes et sexuelles, ont instauré un nouveau malaise au sein du milieu cinématographique. Cela nous confirme, une nouvelle fois, que le cinéma est intrinsèquement lié aux problématiques de la société qui le crée. Lors de cette remise de prix, les femmes ont été très présentes, en termes de récompenses et de prises de parole. La présidente de cette édition, Valérie Lemercier, a annoncé le ton de la soirée: «Cette année je ne présente pas, je préside».

Lieux de revendications

Il y a quatre ans, Roman Polanski, alors visé par des accusations de viols, recevait le César de la meilleure réalisation. Adèle Haenel quittait la salle de l'Olympia, outrée. Son acte marquant nous rappelait que le cinéma est politique, tout comme les acteur·ice·s de ce milieu. Cette 49ème cérémonie nous l'a démontré, que ce soit un appel à un cessez-le-feu à Gaza, un soutien aux agriculteur·ice·s, ou encore un hommage aux personnes victimes de violences sexistes et sexuelles, diverses revendications ont été au cœur des discours. L'année précédente, une militante écologiste interrompait la cérémonie en faisant irruption sur la scène. Les images avaient directement été coupées. Cette année, afin de porter leur voix pour leurs droits, les femmes n'ont pas eu besoin de faire irruption, de «se lever et se casser», mais elles étaient là, sur scène, à prendre la parole et remporter des prix pour leur travail.

Un #MeToo du cinéma (trop) tardif?

Le triomphe de la soirée est celui

Dr.

d'«Anatomie d'une chute», réalisé par Justine Triet. En remportant le César de la meilleure réalisation, elle devient la deuxième femme de l'histoire à remporter ce titre. Un autre moment fort a été celui du discours attendu de Judith Godrèche, seule face à la salle comble. Elle souligne que son combat n'a rien de personnel ni de passé - elle a reçu plus de 2'000 témoignages en quatre jours. Dénonçant un trafic illicite de jeunes filles au sein du milieu, elle exprime: «Il faut se méfier des petites filles, elles touchent le fond de la piscine, elles se blessent, mais elles rebondissent». Ses mots lui ont valu une *standing ovation* dont la sincérité sera perçue lorsque l'on aura vu et entendu un changement dans le milieu du 7ème art. Car comme elle l'a dit, les soutiens sont rares depuis qu'elle a osé parler de la pédocriminalité dont elle a été victime: «Depuis quelque temps je parle, je parle, mais je ne vous entends pas, ou à peine, où êtes-vous, que dites-vous?». Bien que l'omerta semble toujours prévaloir dans le monde du cinéma, sa solidité semble de plus en plus fragile. •

Clémence Reymond

Le genre et les choix professionnels

ERASMUS • Ce 16 avril, la FAE organise la journée de l'égalité. Cette journée est une opportunité pour sensibiliser les étudiants du campus sur une thématique choisie par le bureau de la FAE. Cette année, la journée tournera autour de l'impact du genre sur les décisions professionnelles. Pourquoi pas ne pas dédier un article sur cette thématique? Après la conférence organisée par la FAE, ce moment de partage sera conclu par un apéro; raison de plus de rester jusqu'à la fin!

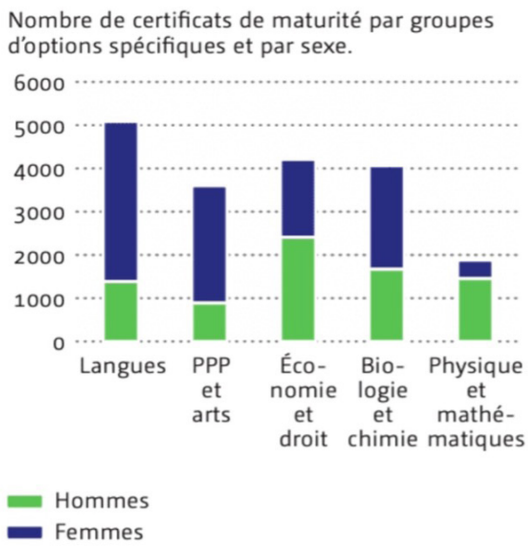
Le bleu pour les garçons, le rose pour les filles. Les camions et les voitures pour Léo et les bébés et la dînette pour Emma; voilà les schémas que l'on retrouve le plus souvent dans les structures d'accueil telles que les garderies ou les écoles. Les filles sont reconnues dès leur plus jeune âge par leurs vêtements roses, leurs robes et pompons dans les cheveux tandis que les garçons sont vêtus de bleu et d'une petite casquette. Dans les crèches, la volonté d'aller contre ces stéréotypes de genre se fait sentir. La formation d'éducateur·ice·x de l'enfance met désormais l'accent sur la déconstruction des stéréotypes de genre.

Les changements peuvent se faire et se font

L'expression des sentiments ou le manque de fluidité dans les tenues vestimentaires sont, par exemple, des aspects sur lesquels les éducateur·rice·x·s cherchent à éduquer les enfants afin de combattre les clichés. Il est vrai que dans ce type de structure, les contrastes sont beaucoup plus visibles, entraînant plus facilement un questionnement sur l'impact de ces injonctions sociales. Ce sera donc autour de cette thématique que de nombreux·euses·x intervenant·e·x·s discuteront lors de la journée du 16 avril, mais surtout sur l'impact de celles-ci sur les choix professionnels.

Moins de femmes dans les chiffres

Chaque année, le Centre suisse de coordination pour la recherche en éducation publie un rapport fournissant des données sur les statistiques, la recherche et l'administration à tous les niveaux d'éducation suisse, permettant ensuite la formulation d'objectifs pour les années suivantes. En 2018, ce rapport recensait le nombre de certificats de maturité délivrés «par groupe d'options spécifiques et par sexe».Si l'on s'intéresse au cas des



©L'éducation en Suisse

*Aucune matière n'est aussi peu appréciée des filles que la physique et les mathématiques. (Source : **L'éducation en Suisse, rapport 2018**)*

études dites tertiaires, cette répartition ne fait que s'accroître.

Ce rapport recensait le nombre de certificats de maturité délivrés «par groupe d'options spécifiques et par sexe»

En effet, les femmes seront surreprésentées dans les domaines tels que les soins ou le domaine social tandis que les hommes se dirigent majoritairement vers les domaines tels que l'ingénierie ou les sciences naturelles. Ces choix d'études découlent *in fine* à un choix professionnel amenant à ce que les champs professionnels soient marqués par cette scission de genre. Ce clivage n'est pas anodin car il perpétue des inégalités sociales tels que le sous-emploi, la disparité salariale ou encore les ségrégations verticales et horizontales.

Femmes à la cuisine, hommes au bureau

De nombreuses études statistiques démontrent que la présence féminine diminue dans les plus hauts échelons hiérarchiques. Il y a la représentativité des deux sexes, cependant il n'y a pas de parité puisqu'un genre domine l'autre. Ce manque de représentativité limite ainsi la capacité à se visualiser dans un domaine professionnel demandant des qualités opposées à celles qu'il·elle·x·s sont censé·e·x·s incarner. Au-delà de toutes les caractéristiques et qualités qu'un homme et une femme sont supposé·e·x·s avoir, il y a le rôle et la place que chacun·e·x·s doit adopter qui en découle. Le rôle autoritaire et puissant devant être endossé par les hommes va les pousser vers des postes requérant ces qualités, et il en va de même pour les femmes; elles se dirigeront plus facilement vers des domaines où la délicatesse, l'écoute et la patience seront requis.

De la place pour tout·e·x·s

De nombreuses associations ou institutions prennent le problème à la source et œuvrent pour déconstruire ces stéréotypes. En effet, sur le campus voisin, le coding club pour les filles de l'EPFL offre un espace de découverte et d'apprentissage de l'art du coding pour le genre féminin. Ce type d'espace permet aux filles d'évoluer sans se sentir jugées ou avoir l'impression de ne pas appartenir à cet environnement. La représentante de cette association aura l'occasion de présenter le club lors de la conférence du 16 avril. Dans le même élan de parité, depuis 2021, les hommes bénéficient de deux semaines de congés paternité. Cet octroi permet aux hommes de s'impliquer un petit peu plus dans l'éducation des enfants. De plus, on note depuis 2023 une augmentation des pères travaillant à temps partiel, indiquant ainsi une volonté des hommes de prendre part à des activités qui restaient réservées aux femmes. Il ne s'agit pas là de fatalités, les changements peuvent se faire et se font. Une journée telle que celle proposée par la FAE permet de se rendre compte de l'état actuel des choses mais aussi de ce qui est possible de faire. •

Tania P. Manuel
Membre du bureau exécutif de la FAE

Ce petit article t'a donné envie d'approfondir le sujet ? Rejoins-nous le 16 lors de la journée de l'égalité!

©FAE

Manucure à l'Unil

COMMERCE • Fin 2023, *L'auditoire* enquêtait sur les petits commerces du campus de l'Unil, leur survie étant de plus en plus menacée. Récemment, l'épicerie *Epicentre* fermait ses portes et laissait sa place à *L'Institut Zoé*. Suite de l'enquête sur la place des commerces sur le campus.

On imagine pas forcément un salon de coiffure ou de beauté au sein du campus d'une université, où l'accent est mis sur l'apprentissage, la connaissance et l'intellect. C'est pourtant bien le cas dans l'Anthropole, où divers commerces se côtoient: librairies, stand de kebab et, tout récemment, salon de beauté. *L'Institut Zoé*, qui propose divers services de soins esthétiques et de bien-être, vient tout juste de s'installer le 5 février 2024 en face du salon de coiffure *Katia Créa'Tif*. L'intérieur du commerce est protégé du regard des étudiant·e·s par un mur vitré décoré de fleurs roses, d'ongles vernis et d'images de massage, un affichage en décallage avec le reste de la décoration de béton et de flyers publicitaires.

C'est l'anicen espace de *l'Épicentre* qui accueille maintenant *L'Institut Zoé*

Il est toutefois nécessaire de protéger la confidentialité des client·e·s, puisque le commerce propose non seulement des manucures, ongleries et pédicures, mais également des épilations et des massages. Au contraire des salons de coiffure, qui exhibent leurs client·e·s en tant que publicité, cette pratique n'est pas possible pour un salon de beauté.

Un échange bénéfique?

Dans le numéro numéro 277 de *L'auditoire*, l'article *Commerces en danger* évoquait la situation de péril des petits commerces installés à l'Anthropole, qui s'est soldé pour *l'Épicentre* par une fermeture finale fin 2023. C'est ce même espace qui accueille maintenant *L'Institut Zoé*. On peut alors se questionner sur l'utilité de ce changement pour les étudiant·e·s et les travailleur·euse·s de l'Unil. Le changement de propriétaire étant sans doute dû à des raisons

©Alice Côté-Gendreau

économiques, il est tout de même possible d'y voir un signe du destin. Il est peut-être temps, pour les étudiant·e·s passant de longues heures à étudier, de mieux prendre soin de leur santé et de leur bien-être. Faire une pause massage entre les cours et les sessions de révision deviendra-t-il la norme dans les prochaines années? Le coût engendré serait conséquent et un luxe que peu de personnes peuvent se permettre. Néanmoins, pour des récompenses occasionnelles, la propriétaire de *L'Institut Zoé*, Zorica Ristova, espère tout de même attirer la population estudiantine et leur propose plusieurs bénéfices. «L'avantage [pour les étudiant·e·s de venir à *L'Institut Zoé*] est qu'il existe des prix étudiants», explique-t-elle. On peut en effet voir en gros plan sur le mur du commerce des tarifs réduits pour chaque service offert.

La propriétaire de *L'Institut Zoé* espère attirer la population estudiantine

Ouvert depuis moins de deux mois, la gérante affirme avoir déjà reçu la visite d'étudiant·e·s; une formule qui fonctionnerait donc. Pour ceux·celles qui en ont les moyens, prendre soin de ses ongles en salon de manucure serait également bénéfique pour leur santé mentale, selon une étude japonaise réalisée en 2023. S'occupper de son apparence n'est pas le seul aspect positif d'une manucure: prendre le temps de discuter avec l'esthéticien·ne peut également améliorer l'humeur et la confiance en soi. Cependant, en ce qui concerne les services d'épilation, on peut se demander si la démocratisation d'une pilosité assumée et la réduction des tabous dans une culture universitaire jeune ne réduiront pas les demandes.

Une première expérience

L'ouverture de *L'Institut Zoé* constitue une première expérience entrepreneuriale pour Zorica Ristova. Elle se dit très satisfaite de pouvoir le vivre au sein de l'Unil. «J'ai toujours voulu ouvrir mon premier commerce à l'université», affirme-t-elle. Cet établissement aux couleurs éclatantes saura peut-être amener de la joie et de la sérénité à ce bâtiment déjà très vivant. Il lui faudra probablement plusieurs mois, voire plusieurs années, afin

Dr.

de s'intégrer complètement au sein du campus universitaire. *L'Institut Zoé* deviendra alors peut-être un essentiel au sein de l'Unil, sauf si les décideurs de l'Université ne décident pas de capitaliser encore sur cet espace à l'Anthropôle. Pour le moment, nous nous demandons encore, en tant qu'étudiant·e·s, comment est soudainement apparu ce mur d'ongles et de fleurs. •

Alice Côté-Gendreau

Rendez-vous soirées

Dates à noter

Il fait beau, il fait chaud, c'est le moment de profiter des meilleures soirées d'avril !

8 avril: Film avec Cinéclub
Viens pimenter ton lundi soir avec le Cinéclub qui propose le film *Nuit et Jour* en projection gratuite à la salle Nucleo. Et si tu en veux plus, tu peux aller découvrir le reste de la filmographie qui s'intéresse à la thématique de la nuit. *Plus d'informations sur Instagram: @cineclub_unil*

10 avril: Une petite *jam session*?
Si tu es musicien·ne, rends-toi impérativement à la *jam session* d'avril qui se déroulera à Unithèque 2.101 à partir de 18h30. Peu importe ton niveau, profite de rencontrer des artistes comme toi en tapant du pied! *Plus d'informations sur Instagram: @unison.unil*

11 avril: Prix de la Chamberonne
Viens passer une petite soirée en compagnie des meilleur·e·s photographes du campus! Ambiance décontractée et chaleureuse pour décerner le prix de la meilleure photo. Toujours au foyer de La Grange, qui nous accueille si bien! *Plus d'informations sur Instagram: @lauditoire*

25 avril: Festival Unilive
Réserve ton jeudi 25 avril pour découvrir la 11ème édition du fameux festival étudiant *Unilive*. Viens découvrir des artistes de qualité, passer une soirée de folie et peut-être pécho ton·ta *crush*! *Plus d'informations sur Instagram: @festival_unilive*

29 avril: Productions estudiantines
Rendez-vous de nouveau à La Grange pour le lancement du festival Fécule, riche en découvertes. Prépare-toi à deux semaines de folies qui dressent un panorama des talents artistiques du campus. N'attends pas et viens soutenir les artistes qui t'entourent! *Plus d'informations sur le site internet de La Grange: grange-unil.ch* •

Alexandra Bender

Semaine de la Durabilité

ENVIRONNEMENT• Pour la septième édition de la Semaine de la Durabilité sur les campus Unil-EPFL, l'association estudiantine *Unipoly* a mis les bouchées doubles. Retour sur cette folle semaine avec Emilie Szreter, co-responsable de l'événement.

Avec sa quarantaine d'événements répartis sur les campus de l'Unil et de l'EPFL, la Semaine de la Durabilité a su, ces dernières années, s'imposer auprès de la communauté estudiantine lausannoise. Entre conférences, distributions de nourriture à prix libre, ateliers manuels, projection de film, tables rondes, friperie ou encore concert, la programmation 2024 se voulait haute en couleur. L'événement, organisé par un pôle de l'association *Unipoly*, a pour but de sensibiliser les étudiant·e·s aux questions de durabilité et d'écologie. À travers des moyens ludiques et engageants, la Semaine de la Durabilité s'efforce de partager des outils, tant de réflexion que d'action, permettant une meilleure compréhension des enjeux environnementaux contemporains. Des cours de couture aux conférences sur des sujets d'actualité brûlants, tels que l'agriculture ou la participation citoyenne, en passant par un atelier d'improvisation, la variété des activités proposées lors de cette édition a permis d'aborder les défis du développement durable sous divers angles.

La Semaine de la Durabilité s'efforce de partager des outils, tant de réflexion que d'action...

Mais cette semaine ne se cantonne pas aux campus de l'UNIL-EPFL. Elle a lieu chaque semestre de printemps dans plus d'une vingtaine d'universités et hautes écoles suisses. Née entre l'ETH et l'Université de Zurich, la première Semaine de la Durabilité s'est tenue en 2013. Dès lors, le concept n'a cessé de se répandre dans les universités suisses. Rien qu'à Lausanne, des événements ont été organisés à l'EHL, à la HEP et sur notre campus bien aimé. Mais derrière le plus grand projet étudiant autour du thème de la durabilité oeuvre une centaine de bénévoles et organisateur·rice·s. *L'auditoire* est parti à la rencontre de l'une d'entre eux·elles: Emilie Szreter, membre d'*Unipoly* et co-responsable de la Semaine de la Durabilité 2024 Unil-EPFL.

©UNIPOLY

Une édition 2024 sur mesure

Après une semaine intense, les organisateur·rice·s tirent un bilan plus que positif de l'événement. «C'est toujours difficile de toucher des gens», nous explique Emilie, «mais selon moi, c'était vraiment réussi». Certains événements ont, en effet, très bien fonctionné auprès des étudiant·e·s et autres curieux·euse·s externes au campus. «Pour des activités, on ne s'attendait pas à voir autant de monde, mais au final les gens étaient hyper intéressé·e·s», détaille la co-responsable de la Semaine de la Durabilité. C'est le cas des balades biodiversité. Pensées pour faire découvrir les plantes sauvages comestibles présentes dans la majorité des milieux, ces dernières ont su se faire une place parmi la diversité de l'offre de la SD. Carnet de notes et crayon en main, une quinzaine de participant·e·s ont alors eu l'opportunité de découvrir les trésors cachés du campus. Bien d'autres événements ont su séduire les étudiant·e·s. Les ateliers couture sont l'une des activités phares de la SD. Les activités de sérigraphie et de création de pancartes, prévues le 8 mars, à l'occasion de la journée internationale des droits des femmes, ont également très bien fonctionné.

La communication sur le campus de Dorigny se revèle plus compliquée

Les organisateur·ice·s s'en réjouissent et n'hésitent pas à rappeler l'importance de l'imbrication des luttes, qu'elles soient féministes, sociales ou écologiques. Pour l'occasion, le comité d'*Unipoly* s'est associé à l'association estudiantine Polyquity, engagée dans la promotion de l'égalité sur le campus de l'EPFL. «Cette année, on s'y est pris à l'avance pour être sûr que nos événements ne se chevauchent pas. Ce serait vraiment dommage, d'autant plus que ce sont des sujets très liés».

L'engagement d'*Unipoly*

L'édition 2024 de la Semaine de la Durabilité est donc marquée par un net intérêt d'une partie des étudiant·e·s pour la thématique de la durabilité. L'association étudiante UNIPOLY œuvre précisément à sensibiliser sur des sujets sociétaux liés à l'écologie auprès de la population estudiantine, mais également auprès des administrations de nos écoles. Partagé en 14 pôles distincts, UNIPOLY est composé de plus de 300 étudiant·e·s, ce qui en fait la plus grande association écologiste des deux campus lausannois. Du pôle Fix N'Replace, qui propose des événements de réparation, au Castor Freegan, projet de cafétéria végétarienne composée essentiellement d'invendus, il y en a pour tous les goûts. Lors du marché organisé dans le cadre de la Semaine de la Durabilité, chaque pôle participe. Friperie, vente de meubles, plantes, miel et bien d'autres sont alors vendus à un prix symbolique dans une logique circulaire et de proximité. «Les meubles par exemple, ça part super vite. C'est vraiment un incontournable de la Semaine de la Durabilité. On le fait chaque année», nous raconte Emilie, souriante.

Renforcer les liens avec l'Unil

Cependant, l'association basée à l'EPFL peine à s'établir sur le campus de l'Unil. Ce phénomène est notable lors des distributions d'invendus récupérés dans des supermarchés environnants, nous explique Emilie. «On fait ça souvent à l'EPFL. Ça ramène toujours du monde parce que c'est gratuit. Les gens ont l'habitude et viennent se servir. Alors qu'à l'Unil, les gens sont beaucoup plus timides et n'osent pas forcément se servir». La communication sur le campus de Dorigny se révèle alors plus compliquée...sans doute parce que tout est décentralisé. Plus d'excuses donc pour ne pas vous engager lors de la prochaine Semaine de la Durabilité! •

Matteo Crescenti

Quand Paris danse le hip-hop

DANSE • Aux Jeux olympiques de Paris 2024 s'opposeront seize danseurs et danseuses de *breakdance* qui rêvent tou·te·s de porter autour du cou les premières médailles olympiques de l'histoire de ce sport.

Le *breakdance* fait suite aux entrées du *skateboard*, du *surf* ou encore du *basketball* 3x3 dans les arènes olympiques. L'entrée du breakdance dans les disciplines concourues aux JO atteste bien du caractère sportif de cette danse, qui n'en perd pas moins son caractère artistique.

Tout d'abord une culture

Apparu dans le Bronx à New York dans les années 1970, le *breakdance* est né de l'expression corporelle de la musique hip-hop. Il est initialement appelé *breaking*, un terme encore favorisé par ses pratiquant·e·s, le suffixe *-dance* ayant été inventé par les médias. Cette danse sportive se pratique par alternance de différents mouvements, tantôt sur les mains, tantôt sur les pieds, et même parfois

Dr.

sur la tête. Le *breakdance* permet l'expression, mais aborde aussi le sujet de la confrontation. À l'image des battles de rap qui voient le jour dans la même période, le *breaking* voit s'opposer deux danseur·euse·s qui s'affrontent en mouvement. Ces duels ont contribué à réduire la violence dans les rues new-yorkaises, en déplaçant le combat de rue dans une sphère plus respectueuse et sans affront physique. Le respect est aujourd'hui encore un aspect primordial dans la culture du *breakdance*, et les athlètes aux JO souhaitent bien le conserver.

Le *breakdance* aux JO

Qui dit Jeux olympiques, dit médailles. Cinq juges internationaux·ales seront sommé·e·s de donner des notes et de désigner le·a vainqueur·e des 32 *battles* qui se dérouleront les 9 et 10 août prochains, sur la Place de la Concorde en plein Paris. Plusieurs critères sont considérés, comme la créativité, la justesse d'exécution ou encore le respect du rythme et de la musique qui est imposée à l'athlète. La musique est mixée en live par un.e DJ et animée par un.e MC (maître.esse de cérémonie). Il est certain que les organisateur·rice·s des JO souhaitent marquer un virage pour séduire une population plus jeune et urbaine. Avec le *skateboard* et le *basketball* 3x3, le breakdance s'inscrit parfaitement dans cette identité urbaine.

L'expression corporelle de la musique hip-hop

Le lieu des épreuves le démontre bien; les pavés de la Concorde respirent l'âme de la ville à pleines bouffées. Tout reste cependant à prouver pour le breakdance au niveau olympique, la discipline ne figurant pas sur le programme des Jeux de Los Angeles en 2028. •

Mathieu Nerfin

RED-S, une carence en énergie

COURSE À PIED• La course à pied est un sport de plus en plus populaire. Si ses bénéfices sur le physique et le mental sont prouvés, sa pratique intense peut provoquer chez des sportif·ve·s un déficit énergétique relatif dans le sport (RED-S).

Bouger rallonge l'espérance de vie et améliore la santé mentale. Les personnes effectuant au moins deux heures et demie d'activité physique par semaine, à une intensité modérée, voient leur risque de souffrir d'une dépression baisser de 25%, selon une étude publiée en 2022. Cette éventualité diminue de 18% pour une heure et quart d'effort hebdomadaire. L'exercice permet également un développement cérébral conduisant à une optimisation de la mémoire et des capacités de concentration. Si la longévité moyenne des individus se prolonge dès la pratique de footings occasionnels de 3,2 kilomètres, certain·e·s aiment en courir plus. Après les marathons, les ultramarathons –considérés comme tels s'ils excèdent 42,2 kilomètres– gagnent en popularité. Cependant, ces compétitions engendrent un stress physique important.

L'ultra-endurance et le RED-S

Lors de courses d'endurance, les participant·e·s ne peuvent répondre à leurs besoins calorifiques, obligeant leur corps à puiser dans les muscles et dans la graisse pour se fournir de l'énergie. Selon l'environnement, souvent extrême, il·elle·s peuvent perdre 2,8 litres de sueur par heure. Cela peut conduire à une hyponatrémie, soit une insuffisance de sodium dans le sang, pour plus de la moitié d'entre eux·elles à l'issue de la course. Ce déficit provoque des problèmes digestifs et des maux de tête. La durée d'une telle course, et le manque de sommeil, altèrent les capacités physiques et cognitives, menant notamment à des hallucinations.

15% à 80% des athlètes d'élite concerné·e·s

Si ces dommages peuvent être résolus en quelques jours, une condition, le RED-S (*Relative Energy Deficiency in Sport*) se développe en particulier dans la pratique de l'ultra-endurance. Il advient quand l'athlète dépense plus d'énergie qu'il·elle en gagne en raison d'une charge d'entraînement intense et/ou d'un manque d'alimentation dans le but d'améliorer ses compétences sportives.

De lourdes conséquences

Un déficit énergétique relatif dans le sport provoque un dérèglement hormonal où le corps puise dans ses réserves, alors que le métabolisme économise l'énergie à disposition. Sans traitement, cette condition peut fragiliser les os et faciliter les fractures, affaiblir les systèmes immunitaire et cardiaque, interrompre le cycle menstruel et porter atteinte à la santé mentale ainsi qu'aux performances athlétiques. Ce déséquilibre est considéré comme une maladie à part entière par le Comité international Olympique (CIO) depuis 2014. D'après l'organisation, 15 à 80% des athlètes, hommes et femmes, sont concerné·e·s, avec un risque plus élevé dans les disciplines d'endurance, d'esthétisme, à catégorie de poids ou gravitationnelles.

Dr.

Les auteur·ice·s notent, dans le consensus olympique de 2023, que les sportif·ve·s subissent, et s'imposent également, une forte injonction à la performance. Ainsi, si l'évolution pousse les individus à rester actifs, celle-ci ne leur permet pas de tolérer des charges d'entraînements de plus de 30 heures par semaine. Selon la durée, la gravité et la fréquence du manque énergétique, cumulées à d'autres facteurs comme le sexe, l'âge et l'état de santé, le RED-s peut affecter le bien-être physique et mental, voire conduire à l'interruption de la pratique. Un *burn-out* corporel. •

Mérande Gutfreund

Des poils entre les dents

HYGIÈNE • Aujourd'hui, nous la connaissons surtout sous sa forme synthétique –voire en bambou, si l'on est d'humeur un peu luxueuse– mais quel a été son parcours à travers les époques? On vous présente la fameuse… brosse à dents!

Cet objet de notre quotidien permet de maintenir un magnifique sourire sur le visage de tout un chacun. Connaît-on pourtant ses origines? L'ancêtre de la brosse à dents semble exister depuis l'Antiquité: des dépouilles égyptiennes ont été retrouvées avec des «bâtons à dents», surnommés «Miswak». Il s'agit d'une brindille dont les personnes mâchaient une extrémité pour créer une sorte de brosse. Peut-être que la momie aux dents pourries empeste surtout de préjugés? Les découvertes indiquent l'existence d'autres outils créatifs d'hygiène buccale: des plumes d'oiseaux, des ossements animaliers, des aiguillons ou encore du porc-épic. La trace du premier modèle dont la forme ressemble le plus à celle de la brosse à dents moderne a été retrouvée sur une gravure dans l'Encyclopédie chinoise de 1609, datant sa création à l'année 1498. Cette brosse est décrite comme étant faite avec des poils provenant du cou du cochon.

À l'attaque des caries!

La brosse à dents moderne telle qu' on la connaît aujourd'hui voit le jour dans les années 1770 entre les mains du papetier londonien William Addis. Il la fabrique tout d'abord pour son usage personnel alors qu'il se trouvait en prison, mais l'invention se propage ensuite dans le continent. Celle-ci se retrouve même dans les

Dr.

essentiels de Bonaparte vers la fin du 18e siècle. À cette époque, c'est un accessoire fortement rattaché à la noblesse.

La brosse à dents moderne voit le jour dans les années 1770

L'invention de cet objet apparaît lorsque l'hygiène buccale devient un problème de santé publique avec l'apparition du sucre en Europe. Pourtant, un problème persiste: le poil animal -de chevaux, sangliers et blaireux- continue d'être utilisé. Étant une surface poreuse et rugueuse, les brosses à dents s'avèrent être des nids à bactéries! C'est seulement vers la fin des années 1930 que ce problème sera résolu par la création du nylon, le matériau synthétique qui constitue la brosse à dents actuelle. Le saviez-vous? Le premier prototype de brosse à dents électrique a été développé en 1939 par le Dr. Phillippe Guy Woog en Suisse, même si celle-ci sera mise sur le marché seulement dans les années 1950. Tout ce chemin pour que nos brosses ressemblent davantage à des smartphones, avec un chronomètre et la collecte de données. Êtes-vous sûr·e·s d'avoir brossé vos dents au standard de Big Brother aujourd'hui? •

Natalia Montowtt

Voir la vie en gris ou en rose?

NEUROSCIENCES • Pourriez-vous imaginer votre vie sans couleur, à l'image des écrans des premières télévisions? Heureusement, la rétine humaine nous permet une vision colorée et très complexe grâce à ses millions de photorécepteurs.

Les couleurs ont toujours servi d'inspiration dans les arts, mais ont également déclenché de longues controverses en ligne. Replongez-vous en 2015, par exemple, et repensez à la robe noire et bleue que certain·e·s voyaient blanche et or. Il est cependant utile de préciser que les couleurs n'existent pas en soi, mais sont construites par notre cerveau; elles sont donc perçues différemment par chacun·e.

Les couleurs sont construites par notre cerveau

La rétine, membrane visuelle, est composée de photorécepteurs: des millions de cônes et encore plus de bâtonnets. Les bâtonnets sont responsables de la vision en noir et blanc, alors que les cônes, de trois types (vert, bleu et rouge), de la vision en couleur. Ayant besoin d'une importante intensité lumineuse pour fonctionner, ils ont uniquement une fonction diurne, les bâtonnets étant les seules cellules opérationnelles la nuit. C'est pourquoi nous voyons en noir et blanc dans l'obscurité!

Une vision gothique

Le daltonisme, assez répandu, est un trouble de la vision très connu. En effet, environ 8% des hommes sont touchés, contre 0.5% des femmes, le dysfonctionnement étant transmis par le chromosome X (en double chez les femmes). Il s'agit en réalité de trois troubles différents: dépendant du cône touché, la perception de différentes couleurs est affectée. Les troubles les plus courants sont d'origine héréditaire et touchent le rouge et le vert, où les nuances de rouge, vert, brun et orange seront alors indistinguables. Dans des cas extrêmement rares, certaines personnes souffrent d'achromatopsie: une cécité complète des couleurs et donc une vision uniquement dans des nuances de blanc, gris et noir. Une grisaille quotidienne…

Dr.

Rouge cochenille et bleu sarcelle

Plusieurs études ont démontré comment la culture et la langue influencent les manières de percevoir les couleurs. L'hypothèse de la neige chez les Inuits, popularisée par Benjamin Whorf, suppose que ce peuple peut distinguer plus de types de neige en raison de l'existence de nombreux mots pour la décrire dans leur langue. Alors qu'elle a depuis été réfutée, il en est autrement pour les couleurs. Le spectre de lumière nous permet de distinguer un vaste éventail de couleurs, mais il n'est aucunement représenté par le vocabulaire disponible. Nous devons ainsi effectuer une catégorisation. Tandis que les couleurs de base sont universelles (noir, blanc, bleu, rouge, vert et jaune), comme l'ont démontré Brent Berlin et Paul Kay dans leur étude de 1969, certaines nuances peuvent être perçues différemment selon la langue parlée. Par exemple, une langue ayant deux mots différents pour deux nuances de bleu (pâle et foncé), comme le russe, pourrait amener ses locuteur·rice·s à les distinguer plus rapidement et plus nettement. Une plus grande variété de termes amènerait ainsi à une catégorisation plus précise des couleurs. Même lorsque le vocabulaire de notre langue maternelle comporte peu de couleurs, l'apprentissage d'une nouvelle langue ou simplement de nouveaux mots pourrait également influencer notre perception. •

Alice Côté-Gendreau

Des chimpazés méopausés?

REPRODUCTION • La retraite n'est pas la seule chose à laquelle on commence à penser vers les 50 ans: les personnes menstruées s'attendent également à l'arrivée de la ménopause! Mais ce phénomène est-il uniquement humain?

Connaissez-vous l'hypothèse de la grand-mère? Celle-ci a été développée en 1966 par William Hamilton, un biologiste évolutionniste de la Grande-Bretagne. Il l'a construite autour de la question de la ménopause, qui touche très peu d'espèces sur notre planète. Selon lui, il s'agit d'un phénomène évolutionnaire causé par la taille des cerveaux des nouveau-nés. La masse neuronale étant plus importante, elle prend plus de temps à se développer, ce qui cause un manque d'autonomie prolongé chez les enfants. Ainsi, les adultes doivent assister les jeunes pendant une période plus longue que chez les autres espèces. Il devient toutefois dangereux de porter un enfant après un certain âge, c'est pourquoi le statut de la grand-mère aurait vu le jour: une étape de vie qui ne sert plus à la

Dr.

reproduction, mais uniquement à la prise en charge des petit·e·s.

Des grand-mères chimpanzés

Cette hypothèse a toutefois été remise en question à travers la découverte de la ménopause chez d'autres animaux. Celle-ci a été observée notamment chez cinq espèces de baleines. En 2023, l'équipe de Wood et al. aux États-Unis a publié une nouvelle recherche sur le sujet. L'étude consiste en l'observation longitudinale d'une communauté sauvage de chimpanzés vivant dans le parc national Kibale en Ouganda, depuis 1995 jusqu'en 2016. Au sein des autres populations de chimpanzés ainsi que des humain·e·s, les chercheur·euse·s ont souligné une baisse de fertilité vers les 30 ans et aucun accouchement passé les 50 ans.

Une baisse de fertilité vers les 30 ans et aucun accouchement passé les 50 ans

Ce qui est inhabituel, c'est l'âge moyen de survie de cette population, qui va au-delà des 50 ans. L'équipe scientifique explique ce taux de survie par le manque de prédateurs naturels dans le parc. Pour vérifier qu'il s'agit bel et bien d'une ménopause et non pas d'une maladie diminuant la fertilité, des analyses urinaires ont été effectuées. Les changements hormonaux – baisse de l'œstrogène et de la progestérone - correspondaient à ceux présents chez les personnes ménopausées. Mais quelle serait la raison de la présence du phénomène de la ménopause chez certains primates? Selon Wood, sa fonctionnalité biologique serait de réduire la concurrence pour les femelles davantage jeunes et fertiles. •

Natalia Montowtt

Trésors sous-marins exploités

OCÉANOGRAPHIE • Saignée à blanc, la Terre arrive au bout de ses ressources de surface, nécessaires à nos nouvelles technologies. La Norvège est l'un des premiers pays à envisager sérieusement l'exploitation des fonds marins pour combler ce manque.

Après l'Antarctique et la Lune, les fonds marins? L'exploration de nouvelles contrées dans le dernier siècle par l'espèce humaine a suscité de nombreuses convoitises pour les ressources naturelles présentes sur ces territoires. Alors que l'Antarctique, *terra nullius* qui n'appartient à aucune nation, bénéficie d'un traité de non-exploitation, il pourrait en être autrement des fonds marins. En effet, la Norvège a récemment exprimé sa volonté d'exploiter les fonds marins de ses eaux arctiques. Au contraire du continent antarctique, la région Arctique comprend six pays (Russie, Norvège, Danemark, Islande, Canada et États-Unis) qui cherchent à s'approprier les richesses naturelles présentes dans leurs eaux territoriales entourant le pôle Nord. Cette nouvelle a incité plusieurs groupes à se positionner contre le projet et à rappeler les dangers liés à l'exploitation minière en eaux profondes, notamment l'Autorité internationale des fonds marins (AIFM).

Zone nationale, zone exploitable

Créée en 1994, l'AIFM est un organisme faisant partie de l'ONU et visant à la régulation de l'exploration et de l'exploitation des fonds marins, c'est-à-dire à une profondeur de plus de 200m. L'AIFM n'a cependant aucune autorité sur les eaux nationales (dont les zones économiques exclusives), mais contrôle les eaux internationales, qui englobent la majorité des océans. Les projets du gouvernement norvégien, pour l'instant freinés par les pressions internationales, font craindre le pire pour les défenseur·e·s de la cause. Cela pourrait déclencher un effet domino susceptible de «susciter des convoitises dans d'autres pays», comme l'affirme Iris Menn, biologiste marine et directrice de *Greenpeace* Suisse. En effet, d'autres nations et entreprises pourraient vouloir passer à l'acte. La Suisse, favorable à un moratoire, fait pour l'instant partie des opposants à ce projet. Alors qu'il est impossible

Dr.

de légiférer l'exploitation minière des nations à l'intérieur de leur propre territoire, une pression assez importante pourrait en dissuader certaines. De plus, les eaux internationales, au statut incertain, sont encore à protéger.

Un écosystème à protéger

L'ampleur des conséquences environnementales d'une exploitation minière est encore mal connue par les scientifiques, ce qui incite encore davantage à avancer avec précaution. On sait toutefois que l'extraction de couches de minéraux présents dans les fonds marins, comme le souhaiterait la Norvège, serait dévastatrice pour l'écosystème sous-marin. Ce dernier, loin d'être l'abysse désert que l'on pourrait imaginer, regorge de vie, de paysages et, bien sûr, de minéraux. «Ces écosystèmes sont extrêmement fragiles, extrêmement vulnérables», explique Samuel Jaccard, professeur à la faculté des géosciences et de l'environnement à l'Unil dans un podcast de la RTS en 2023. La transition énergétique des dernières années a fait exploser la demande en minerais pour remplacer les énergies fossiles, notamment en cobalt, nickel, manganèse, fer, zinc et cuivre, que l'on retrouve en quantité massive dans les sous-sols océaniques. Le prix à payer pour ces nouvelles technologies devient pour plusieurs beaucoup trop élevé. •

Alice Côté-Gendreau

Au coeur de la Grange

Rencontre • Situé en plein milieu du campus universitaire, le théâtre de la Grange propose un vaste choix artistique et collabore avec les étudiant·e·s de toutes facultés, des Lettres au Géosciences. *L'auditoire* est allé à la rencontre de sa directrice artistique, Bénédicte Brunet, une femme soucieuse de faire dialoguer les mondes.

Bénédicte Brunet, vous avez fait Science Po Paris, comment passe-t-on de la sociologie politique au monde artistique ?
C'est une bonne question. En parallèle de mes études, j'ai toujours beaucoup fréquenté les théâtre et les opéras. Nous avons eu la chance d'avoir accès, en tant qu'étudiant·e·s, à des offres à prix réduit qui m'ont permis de constamment nourrir cet intérêt que j'avais pour le monde artistique. J'ai toujours eu ce lien à la scène, mais je n'ai pas directement songé à y consacrer ma vie professionnelle. C'est grâce à mes études de sociologie politique et de relations internationales que j'ai pu partir dans le réseau culturel français à

© La Grange

l'étranger. Ce sont des postes ouverts pour les jeunes diplômé·e·s qui peuvent aller dans le réseau d'ambassades, et qui m'ont offert l'opportunité de m'occuper de projets culturels. Et au fil des rencontres, j'ai pu travailler avec les artistes, ce qui m'a permis de rediriger ma carrière vers la scène, chose qui parlait à mon coeur.

L'un de vos projets dans le cadre de la Grange est la collaboration entre arts et sciences, qu'est-ce que cela veut dire?
Pour faciliter les choses, nous parlons au sein de l'équipe d'art-sciences. Cela représente cette idée de collaboration que l'on retrouve beaucoup à la Grange entre les artistes et les scientifiques. Bien que cela soit deux blocs monolithiques qui peuvent paraître surplombants et un peu cryptiques, j'aime mieux parler d'artistes et de chercheur·euse·s. Ce sont des gens qui travaillent comme nous tou·te·s, quotidiennement sur leurs questionnements, sur leur métier. La base de notre travail est de mener les individus à se rencontrer les un·e·s et les autres. C'est aussi pour cela que c'est intéressant et que cela fonctionne, parce que les gens pourront tisser des liens à la fois personnels et professionnels. Nous favorisons les endroits de rencontres, de performances et d'expositions, tout en privilégiant ces moments d'humanité. La question est surtout comment l'on fait se rencontrer et travailler ensemble des cultures différentes. Comment est-ce qu'on transmet du sensible au public et comment on crée une dramaturgie, c'est tout l'enjeu de la Grange notamment à travers nos projets de médiations qui sont des façons de parler autrement des œuvres et de la science, en organisant des ateliers.

Nous privilégions ces moments d'humanité

Le théâtre se trouve sur le campus de l'Unil, quel est votre lien avec la communauté étudiante?
Je suis arrivée à un moment charnière pour la Grange. Ce lien très fort à l'Unil s'est d'abord fait à travers la faculté des Lettres pour défendre le lieu comme un théâtre. Personnellement, je venais avec cette volonté, cette vision de se faire rencontrer les artistes, chercheur·euse·s et les étudiant·e·s. L'objectif, maintenant, est de s'ancrer davantage dans le contexte universitaire. Cependant, les étudiant·e·s représente une communauté multiple et protéiforme. Nous essayons alors d'apparaitre comme un lieu ouvert. Les étudiant·e·s sont les bienvenu·e·s pour venir travailler dans le foyer de la Grange, ou y passer du temps pour se familiariser avec le lieu. A travers les évènements que l'on propose, nous avons aussi l'envie que

©La Grange

d'autres étudiant·e·s viennent pour découvrir le lieu, se rendre compte de ce qu'y si passe ou même de proposer un projet!

Collaborez-vous également avec des associations présentes sur le campus?
Effectivement. Un des points d'entrée le plus facile est d'aller travailler avec des associations étudiantes qui existent déjà et qu'on accueille volontiers à la Grange. Il y en a beaucoup qui viennent profiter du foyer, comme *le Cinéclub*, *L'auditoire* ou *les Maitres de la caverne*. On travaille aussi beaucoup avec des associations en lien avec la durabilité, notamment les associations de géosciences, qui s'intéressent aux grands enjeux écologiques actuels.

Le metteur en scène Joel Pommerat disait que l'on peut passer une vie sans art et louper cette rencontre avec le monde artistique. Comment éviter cela?
C'est une question très importante. Je discutais une fois avec un professeur en psychologie qui disait que viennent au théâtre plus souvent des adultes qui y sont déjà allé·e·s au moins une fois enfant. On voit à quel point c'est important de créer ces premières expériences. Mais comment favoriser cela avec les étudiant·e·s ? En insistant avant tout sur le fait que La Grange est un endroit sympathique où l'on peut rencontrer du monde. Ce n'est pas un endroit fermé, chacun·e est libre de se faire sa propre expérience, de venir et de repartir. Cependant, je pense qu'il y a toujours quelque chose d'intéressant à voir dans chaque proposition. Si l'histoire nous parle moins,nous pouvons être touché·e par un très beau décor, ou le soin donné à une atmosphère.

Comment transmettre du sensible au public?

On peut se laisser happer par une image, des lumières. Il y a énormément de choses auxquelles on peut être sensibles dans un théâtre, il faut juste avoir la curiosité de venir! Et surtout, nos mails sont toujours ouverts pour diverses propostions artistiques et événementielles pour toute association universitaire qui en aurait l'envie! Notre objectif est de pouvoir accueillir un maximum de groupes afin de faciliter les rencontres et expériences. •

Propos recueillis par
Alexandra Bender

Pour en savoir plus :
https.||www.grange-unil.ch

Pas touch' aux musées?

MUSÉE • Institution emblématique de notre culture contemporaine, le musée étonne et détonne tout autant qu'il questionne. Bien que ce lieu tende à s'ouvrir à tous les publics, son rôle au sein de la société fait parfois l'objet de débats.

A l'origine, le terme de "musée" remonte à l'Antiquité et désigne un temple destiné aux muses, divinités des arts. À Alexandrie notamment, le lieu accueille un cercle de savants et d'artistes qui se consacrent à l'étude et à la recherche. Le musée acquiert ensuite le modèle institutionnel et public qu'on lui connaît au XVIIIe siècle.

Le musée n'est pas exempt de controverses

Depuis lors, les musées n'ont cessé de se diversifier dans le monde entier, mais ont parfois délaissé l'aspect humain et instructif au profit de collections faramineuses à visiter dans le silence.

Dr.

Un lieu chargé d'histoire(s)

En cela, le musée n'est pas exempt de controverses. L'autrice et politologue française Françoise Vergès, entre autres, remet en cause cet espace dans son ouvrage *Programme de désordre absolu: Décoloniser le musée*, paru en 2023. En avant-propos, elle souligne que le musée occidental s'est targué d'être un "dépôt de l'universel", qui préserve les richesses de l'humanité, tout en omettant les "aspects conflictuels et criminels" de son passé. Un discours qui s'inscrit dans les tensions liées à la question des restitutions et qui nous rappelle que l'histoire du musée résulte aussi d'inégalités structurelles. Sa neutralité mériterait également d'être discutée.

Le musée se doit d'établir de nouvelles approches

Le musée ne peut donc se limiter aux trois missions qu'on lui confère souvent, à savoir: collecter, conserver et exposer. Doit-il pour autant disparaître? Certaines institutions ont au contraire choisi de redéfinir son statut, en proposant un nouveau concept muséal. Le Musée d'art et d'histoire de Genève (MAH), par exemple, souhaite explorer les possibilités du "MAH de demain", tant dans son infrastructure que dans ses façons d'élaborer et de dévoiler sa collection, de sorte à adapter sa pertinence et son utilité dans le futur. En définitive, le musée se doit d'établir de nouvelles approches. Il pourra ainsi demeurer cet espace vivant d'observation et de réflexion, qui favorise l'échange et le dialogue social. S'il est un gardien privilégié du passé, il n'a d'autres choix que d'évoluer et de se réinventer pour inspirer notre avenir. •

Justin Müller

Une musique de luttes sociales

MUSIQUE • Indissociable du mouvement spirituel rastafari, le reggae est cette musique de lutte popularisée par l'iconique Bob Marley. Retour sur l'histoire de cette musique qui chante les voix des opprimé·e·s de ce monde.

Le reggae est une musique profondément humaine issue d'un metissage ancré dans l'histoire. Fruit de la rencontre entre le *ska* et de la *rocksteady*, il trouve ses racines dans les rythmes et musiques blancs coloniaux qu'on faisait jouer aux esclaves lors de l'époque coloniale de la Jamaïque, ainsi que dans les fomes culturelles et musicales du XIXème siècle comme le *mento*. Il est également influencé par le *rythm and blues*, le *jazz* et la *soul music*. À ces influences s'ajoute celle du mouvement panafricain spirituel rastafari prônant la paix et l'amour. C'est de ce métissage de codes musicaux que naît le reggae dans les rues en proie aux émeutes post-coloniales de la Jamaïque durant les années 1960.

Une musique spirituelle de luttes

Avec des icônes telles que Bob Marley, Peter Tosh et Burning Spear durant les années 70 et 80, le reggae devient un chant pour la justice, l'égalité et la paix. Chaque note, chaque mot porte l'espoir

©Alex Takil Unsplash

d'un monde meilleur, résistant à l'oppression, défiant le racisme et dénonçant la pauvreté. Lié intimement au mouvement rastafari, le reggae devient l'hymne spirituel d'une quête collective pour l'unité et la libération. Ses rythmes envoûtants sont la toile de fond d'une spiritualité profonde, célébrant la connexion avec la nature, la foi inébranlable et la lutte constante pour la dignité humaine. Le reggae demeure bien plus qu'une simple mélodie, il incarne l'espoir, la résilience et la force de ceux et celles qui refusent de se taire.

Une appropriation culturelle ?

Cependant, le reggae a rapidement été commercialisé et dilué pour plaire à un public plus large. Des artistes non-jamaïcain·e·s ont embrassé le reggae, souvent sans respecter ses origines ou son contexte culturel.

Les auditeur·ice·s du reggae trouvent refuge et inspiration dans cette musique

Certain·e·s ont exploité les stéréotypes associés à la culture jamaïcaine pour vendre leur musique, tandis que d'autres ont simplement emprunté le son distinctif du reggae pour suivre les tendances musicales du moment. Cette appropriation culturelle a suscité des débats passionés au sein de la communauté reggae. Certain·e·s voient cette ouverture comme une opportunité de promouvoir la paix à travers la musique, alors que d'autres considèrent cela comme une dilution de l'essence même du reggae.

Le reggae fait toujours danser

Malgré les défis rencontrés par le reggae au fil des décennies, cette musique intemporelle continue de résoner avec force dans le coeur du monde entier. A travers les générations, il reste une force de connexion et de guérison, unissant les gens dans la danse et la célébration. Les auditeur·ice·s du reggae trouvent refuge et inspiration dans cette musique qui transcende les frontières. Elle rappelle à chacun·e qu'elle peut être un puissant agent de changement et d'espoir. Dans l'ère actuelle de crises sociales et économiques, peut-être que One Love a encore quelque chose à nous dire sur l'amour des uns et des autres, sur une humanité encore trop fragmentée. •

Ylenia Dalla Palma

Muse emprisonnée

DOMINATION • Dans l'art occidental, la muse est associée depuis l'Antiquité à une femme qui guide et inspire les artistes. La libération de la parole des femmes dans les milieux artistiques aujourd'hui devrait nous pousser à repenser le concept.

Dans la mythologie grecque, les neuf Muses représentent autant de domaines poétiques et intellectuels. Elles sont dépeintes sous les traits de femmes, celles-ci étant les filles de Zeus. Mais si initialement les muses étaient des êtres mythologiques et métaphysiques, la postérité les a incarnées. Dès lors, une muse fait d'avantage référence à une femme qui accompagne et pose pour un artiste, qui se trouve être dans l'immense majorité des cas, un homme.

La muse, un objet

La muse n'est célèbre que par les représentations visuelles ou poétiques qui sont faites d'elle. À vrai dire, elle n'est qu'une image passive. L'homme qui l'a peinte utilise alors son modèle pour s'inspirer et produire son œuvre. Cette femme qui pose pendant des heures devant le peintre est quelque part réduite à la nature d'objet. Un objet de désirs et de fantasmes pour l'homme qui les partage via la représentation artistique, mais pas que. Actuellement, dans le monde du cinéma, des voix féminines s'élèvent justement contre ces acteurs ou réalisateurs qui font d'elles des poupées vivantes. Elles sont perçues comme un objet qu'on peut utiliser et toucher à sa guise, minimisant leur rôle d'artistes.

Effacer la femme

Même en étant au centre de la toile ou au milieu de la scène, la femme est reléguée au statut d'objet de l'œuvre. On l'associe quasiment exclusivement à l'homme qui l'a mise en scène. Emilie Flöge est d'abord une toile de Gustav Klimt avant d'être une femme à la remarquable carrière de styliste. On retrouve là un processus de domination masculine assez récurrent dans l'histoire de l'art, qui place la femme sur un piédestal pour mieux l'effacer. La volonté de domination peut être induite par les valeurs de la société patriarcale ou être clairement motivée, à l'image de Pablo Picasso qui ne pouvait pas supporter que sa muse, la photographe Dora Maar, ne rencontre le succès en tant qu'artiste. Le peintre espagnol a tout fait pour que sa notoriété chute et qu'elle ne se dédie plus qu'à lui.

Dr.

Portrait d'Emilie Flöge, huile sur toile de Gustav Klimt (1902).

Être muse pour s'émanciper?

Malgré tout n'y-a-t-il pas des contre-exemples? Des artistes féminines qui ont su s'élever dans le monde culturel via leur statut de muse? Sans doute. Nous pouvons penser à la carrière de l'actrice et chanteuse Jane Birkin, qui n'aurait sans doute pas été la même sans Serge Gainsbourg qui l'a prise sous son aile mais aussi maltraitée. Cependant, cet exemple induit l'idée selon laquelle la réussite de la femme artiste ne se produirait que grâce au rôle d'un mentor homme. Un artiste masculin permettrait de lancer la carrière d'une femme, très souvent d'abord prise pour amante. Aujourd'hui des voix s'élèvent pour montrer que la réussite en tant que femme et artiste peut se faire sans être dépendante des choix d'un homme. Il reste cependant clair que le milieu de l'art ne fait exception au système de domination patriarcale dont la société est profondément empreinte. Ce sont les femmes qui sont peintes, les hommes qui peignent. La tradition artistique en déborde d'exemples et le public ne semble pas encore avoir réussi à retourner le chevalet. •

Mathieu Nerfin

Au fil des oeuvres: Par-delà l'art

L'ARTIVISME • Art libre, acte militant ou coup de main aux espaces urbains? Ce concept hybride évoque l'engagement social et politique des artistes et des citoyen·ne·s et soulève la réflexion sur l'essence de l'œuvre et de la performance.

L'artivisme, ce mot-valise aux contours polymorphes, se trouve à la croisée des réflexions sur la définition, la valeur et le but d'un objet artistique ou d'un acte performatif. Les artivistes sont avant tout des artistes militant·e·s qui consacrent leurs œuvres à des enjeux d'actualité sociale, écologique et politique. Ces artistes sont souvent des autodidactes qui font entendre leur voix sans avoir suivi de formation, sauf celle acquise par l'expérience. Parmi eux·elles, on retrouve par exemple: le photographe français JR, l'illustrateur italien Gianluca Costantini ou encore l'artiste urbain Above qui travaille dans un style proche de Banksy. Aujourd'hui le champ de la création et de la performance compte de nombreux·euse·s peintres issu·e·s de hautes écoles d'art et qui inscrivent leur œuvre dans la démarche de l'artivisme, exprimant ainsi leur engagement social et politique.

Ces artistes sont souvent des autodidactes qui font entendre leur voix

Les performances de l'artiste russe Piotr Pavlenski, se proclamant artiste et non pas activiste, illustrent bien ceci. On pense par exemple à ses manifestations de lèvres cousues et de testicules clouées sur les pavés de la place Rouge à Moscou, organisées en 2013 qui dénonce le régime russe. A la suite de ces réalisations artistiques Pavlenski avoue avoir finalement compris ce qu'est « le vrai art ». Cette déclaration a déclenché une réflexion parmi les critiques d'art: qui décrète la nature de l'œuvre – l'artiste ou le·la spectateur·ice – et comment la valeur artistique de l'œuvre lui est accordée? Selon Paul Ardenne, critique et historien de l'art, aujourd'hui c'est l'artiste qui définit ce qu'est une œuvre d'art. C'est pourtant dans le champ de la réception que l'on juge de la portée produite sur le·la spectateur·ice. C'est donc la réaction du public visé et l'inscription de l'acte artistique dans un contexte social spécifique qui lui accordent sa notoriété. Ainsi, d'après Ardenne, les actes performatifs de Pavlenski sont pertinents dans la mesure où ils créent un effet symétrique: à la violence du régime répond la violence de

Dr.

l'œuvre d'art. En même temps, l'écho qui accompagne de telles performances dépasse le domaine artistique. Le critère de qualité n'en demeure pas moins important, mais il est d'autant plus difficile à appliquer qu'il ne s'agit pas d'œuvres traditionnelles.

Objectif de l'artivisme moderne

Le but de ces nouvelles formes d'expression est d'interpeller, de faire réagir, mais surtout de permettre une transformation des espaces sociaux urbains. Monika Salzbrunn, sociologue et chercheuse en sciences des religions à l'Unil, propose ainsi de distinguer « l'art pour l'art » et « l'art considéré comme travail », définition qui se rapproche le plus de la pratique artiviste. Enfin, cette pratique créative accueille et inclut chaque nouveau et nouvelle participan·t·e. Elle n'est donc pas seulement réservée aux artistes, mais aussi aux citoyen·ne·s, qui peuvent par exemple faire du jardinage urbain. Et vous, prendriez-vous part à un tel acte artiviste? •

Olga Matveeva

Lausanne a dansé

COMPTE-RENDU • Pour sa 7e édition, *les Rencontres du 7e Art Lausanne* ont plongé les cinémas de la ville dans l'univers de la danse. Retour sur ce festival qui a fait vibrer la ville.

La 7e édition des *Rencontres du 7e Art Lausanne* s'est clôturée dimanche 17 mars, après 11 journées et soirées de festival. Succédant "Entre rêve et réalité", le thème de 2023, c'est la danse qui a été célébrée cette année dans les cinémas lausannois dont le Capitole, demeure de la Cinémathèque Suisse récemment restaurée. Pendant plus d'une semaine, le public s'est donné rendez-vous en grand nombre pour rencontrer des réalisateur·ice·s et autres grands noms du cinéma français et international, assister à des projections ou des avant-premières, participer à des masterclasses, mais également profiter de soirées à thèmes et de divers ateliers organisés.

La présence du compositeur doublement oscarisé Justin Hurwitz

Parmi la centaine d'événements qui ont marqué cette édition, la soirée majeure a sans doute été la présence du compositeur doublement oscarisé Justin Hurwitz, venu diriger l'orchestre Sinfonietta de Lausanne à l'occasion du ciné-concert du film *La La Land* (2016) réalisé par Damien Chazelle. Accompagné du pianiste Randy Kerber, l'orchestre symphonique a su faire vibrer la salle Métropole tout entière au son des cuivres, des percussions, de la harpe et des instruments à corde interprétant la délicate bande originale du film. Une spectacle bouleversant que certain.e.s n'oublieront pas de sitôt. D'autres événements auront su donner le sourire et mettre l'ambiance. Animé par L'Écran Pop venu de France pour l'occasion, la soirée *Grease* (Randal Kleiser, 1978) a électrifié la salle Paderewski au Casino de Montbenon pour un concours de costumes sur le thème du film suivi d'un cinéma-karaoké replongeant le public dans les années 1970. Le Rocky Horror Picture Show (Jim Sharman, 1975) et la troupe *RHPS Suisse Romande* ont eux·elles aussi fait trembler le Casino pour une soirée totalement déjantée, où grand écran et comédie ont fusionné en direct sur la scène de Montbenon. Qui dit festival du cinéma dit aussi invité·e·s de marque. Cette année, Lausanne a accueilli plusieurs réalisateur·ice·s reconnu·e·s tel·le·s que Ruben Östlund, Jacques Audiard, Rebecca Zlotowski, Claude Lelouch, Barbet Schroeder ou encore Anne Fontaine pour présenter un ou plusieurs de leurs films respectifs. D'autres invité·e·s comme les acteur·ice·s Karine Viard et Raphaël Personnaz, la costumière césarisée Mimi Lempicka ou encore la décoratrice française Anne Seibel sont aussi venu·e·s à la rencontre du public lausannois.

La soirée *Grease* a électrifié la salle Paderewski

Mention honorable, le festival a également décidé de mettre en avant et de diffuser sur grand écran le film *En pleine capture* (2023) du jeune réalisateur lausannois Maxime Perrin et sa troupe, un long-métrage presque entièrement improvisé élu coup de cœur des spectateur·ice·s. Finalement, pour son dernier jour, vous aurez peut-être

Le Horror Picture Show et la troupe *RHPS Suisse Romande* ont eux aussi fait trembler le Casino

remarqué la route de la réplique de la mythique voiture du film dans les rues de Lausanne annonçant en musique, depuis son haut-parleur géant, la diffusion du film Les *Blues Brothers* (John Landis, 1980), un classique cinématographique aux musiques cultes en guise de dernier rendez-vous du festival. •

Thomas Antille

Chronique Levez les yeux

Invaders

Les aliens sont parmis nous! Découvrez une aventure urbaine à la croisée de l'art et du jeu vidéo.

Il y a 24 ans, un phénomène artistique unique s'est discrètement intégré à l'architecture et aux ruelles suisses: les *Flash Invaders*. Ces créations, de petits aliens pixelisés, sont l'oeuvre de l'artiste de rue mondialement reconnu, *Invader*. Inspiré par le jeu vidéo emblématique des années 80, *Space Invaders*, cet artiste a décidé de "jouer" dans un espace inattendu: nos villes. Le documentaire "Faites le mur", réalisé par Banksy, expose brillamment les motivations profondes derrière le street art, offrant un prisme à travers lequel observer la démarche d'*Invader*. A l'image de Banksy, *Invader* travaille incognito, laissant ses créations parler pour lui. Ses oeuvres, dispersées à travers le monde, invitent à une chasse au trésor urbaine, transformant les passants en joueur·euse·s actif·ve·s de son jeu grandeur nature. En insérant des références pop-culturelles dans des lieux parfois oubliés ou délaissés, l'artiste crée un pont entre le numérique et le réel, entre la jeunesse et l'adulte nostalgique. Visible dans plus de 80 pays, l'oeuvre d'*Invader* se veut aussi une réflexion sur la pérennité de l'art dans un monde en constante évolution. Ses mosaïques, bien qu'exposées aux intempéries, résistent avec une certaine tenacité, défiant le temps. C'est une métaphore de résilience, une trace durable de notre ère dans le tissu urbain. La Suisse, avec ses villes à la fois historiques et modernes, offre un canevas idéal pour l'expression de cet art. Chaque oeuvre d'*Invader*, cachée dans les recoins les plus inattendus, est une invitation à lever les yeux et à interagir avec le monde de manière plus consciente et émerveillée. L'application *FlashInvaders* vous guidera vers les 18 *Invaders* de Lausanne. Saurez-vous les retrouver? •

Nicolas Pahud

Dis-moi qu’est-ce que tu consommes en soirée et je te dirais qui tu es...

Chien méchant
méchant

Au final, est-ce que notre consommation en soirée, quelle qu'elle soit, n'est pas pas un peu représentative de nos personnalités? Est-ce qu'on serait pas tout simplement des gros clichés? Faites le test avec *L'auditoire*!

- Petit shot de jaggers les mecs?: t'es clairement un gars qui fait l’armée et fait partie d’une jeunesse à Bottens
- Un Vodka Red-Bull s'te plaît!: tu passes toutes tes soirées au MAD et tu cries dans les orielles des barmans
- Les long Islands de oufff!: tu veux être cuit le plus rapidement possible
- Tu es fan du marketing I-tech en passant tes appels avec une oreillette devant le Rolex : Icos - tu pues le pets mec I am sorry
- Un petit mimosa avec ton brunch ma chérie?: tu continues la murge le lendemain au brunch
- *toux x1000", une Marlboro rouge à la main: tu ne t’es pas fait·e soigner pour ton anxiété (ou t'as piqué ça dans le sac de ton daron, arrête ça loulou)
- Les gas j'ramène trojka rouge pour la soirée Montbé vendredi: t’es un·e petit·e gymnasien·ne de 16 ans et tu fumes une puff goût salade de fruit, trop stylé mon reuf (mdr 0 style)
- Ho woaw y a du maté vodka t'as vu?: bobo lausannois qui kiff la tech berlinoise
- Petite Winston Bleu en terrasse (avec ton Spritz): tu es le commun des mortels du·de la fumeur·euse
- Petit taz?: t'es juste arraché mon reuf

- Un mojito au Cypriano à Lausanne: sorry mais 0 personnalité les guys
- Champaaaaaaagne: It’s Britney bitch en mode paillettes paillettes hihi!
- Ouais moi je me soigne au Groggg: t’es un alcoolo mais tu caches ça par une quinte de toux
- Mmmh petit Negroni comme à Milan: tu méprises ceux·celles qui boivent du Spritz, mais ta gdb sera sûrement 1000x pire
- Je fume que des vogues menthes avec mes petits doigts délicats : tu n’es pas en paix avec ta féminité
- Je ne bois que des Expresso Martini avec ma jupe fendue et mes lunettes de soleil : tu as du goût et une sexualité épanouie
- Ouais je peux te passer une clope, mais je roule avec des Fleurs du pays : tu es en sarouel et en quête de toi moi profond.
- Je vais vous prendre un paquet de Camel bleu svp: ta chanteuse préférée c’est Amy Winehouse, paix à son âme.
- Tu fumes une shisha passion, tu t’appelles Matteo et tu es en quête de nouvelles expériences.
- Petit bedo?: t'es grave endormi·e, et pas que en cours ;)